

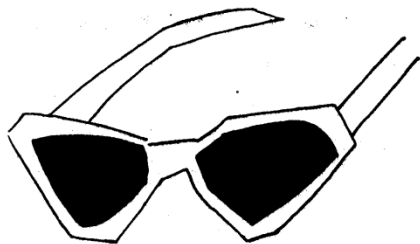


PAGES 7 et 8

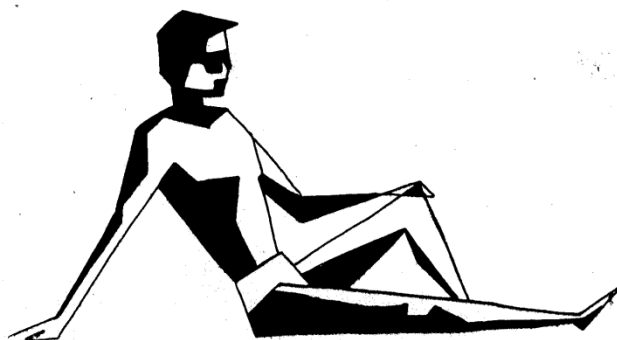
*L'équipe de Flash
vous salue bien*

et vous dit :

«FAITES VOS JEUX»



BIENTOT



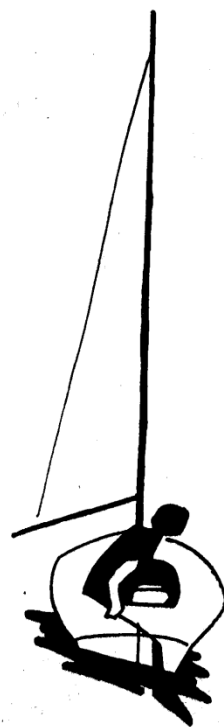
LES VACANCES!



SOMMAIRE



- Le dernier numéro d'une année sensationnelle.
- Page 2. La page des mauvaises langues. Attrape ton paquet, cher ami... et encaisse !
- Page 3. Flash fait l'auto-critique de son spectacle. Et Jean-Ray se demande s'il faut déboulonner l'idole : James Dean.
- Page 4. La caravelle et les fleuves de bière qui vont couler cet été suffisent - ils à notre bonheur ? Jean-Ray esquisse trois pas nostalgiques en arrière.
- Page 5. Daniel Celce renouvelle ses énormes calunars. Mots croisés pour tous les goûts.
- Page 6. Les Auberges de Jeunesse représentent une solution pour les vacances. Church prend farouchement leur parti.
- Page 7 et 8. L'EQUIPE DE FLASH SE PRETE AU JEU DE MASSACRE.
- Page 9. De nos correspondants parisiens : le théâtre vu de l'autre côté du rideau. Pasquali et Evelyne Ker vous disent leur amitié.
- Page 10. Dans le duel Philo-Math, les philo reprennent l'avantage.
- Page 11. Alain Fery tente de vous livrer quelques lueurs d'un diamant aux feux obscurs, Gérard de Nerval.
- Page 12. L'Ecole Supérieure d'Aéronautique : Sup'Aéro, vous parle ! Une enquête de FLASH sur un débouché séduisant.
- Page 13. Serge Lifar et le marquis de Cuevas ont esquisé le plus beau ballet de leur carrière. Storm, venimeux, prétend qu'il est aussi le plus rentable.
- Toujours Guy à travers toute la page.



CANCANS... RACONTARS... CANCANS... RACONTARS... CANCANS... RACONTARS...

Le centenaire du Lycée d'Aumale vu par un collégien

Si je prends la plume aujourd'hui, c'est pour transmettre aux lecteurs de FLASH les plaintes de mes amis collégiens qui se sentent lésés... mais voici l'histoire.

Depuis bientôt six mois, on ne cesse de nous rabattre les oreilles (ce qui a pour effet de nous casser les pieds) avec le centenaire du Lycée d'Aumale... et depuis six mois, les lycéens gonflés d'orgueil et aussi de vent, nous gratifient d'un sourire hautain et ironique, ce qui fait bouillir nos superbes âmes. Si encore cette attitude était justifiée.

En effet, je voudrais bien savoir de quoi ils sont si fiers, ces lycéens. Il est fort probable que si on n'avait eu à compter que sur eux, le lycée n'aurait pas plus duré qu'un papillon puisque l'appellation de « lycée papillon » s'appliquerait mieux à celui de ces demoiselles.

Se reporter à ce sujet, au numéro de FLASH paru au moment des pluies. Mais, pour en revenir à notre sujet, je passais, il y a quelques temps de cela, aux environs de ce lycée d'Aumale qui m'a, entre autre, valu dix des plus belles années de ma vie, quand je décidai d'aller voir à quoi il ressemblait.

Il est, je crois, inutile de vous dire quelle fut ma stupefaction en arrivant devant ce bâtiment presque neuf, dont le mur clair et propre, tout au moins à partir d'un mètre cinquante de haut, lui donne un petit air de château de Plaisance... je ne trouvais que des salles propres, de teintes gaies, un mobilier moderne de bois blanc, agrémentés de décorations au stylo à bille, d'un goût très sûr, où l'on reconnaît les

classiques, poètes avant tout et tout pleins de vent aussitôt après. (Heureusement que c'est le dernier numéro de FLASH de l'année car je vois d'ici, les aimables réponses des lycéens dans le numéro suivant). Pour autant mon inspection, j'ai traversé une agréable cour bordée d'arbres puis je suis arrivé dans une salle de gymnastique ou rien ne manque... Seule la vieille horloge, dont le tic tac maintenant fatigué à bercé les rêves de nombreuses générations d'élèves et ennervé d'autres nombreuses générations de professeurs, dénote un peu avec le reste mais on peut encore dire qu'elle crée un effet burlesque vraiment sensés.

Venez donc visiter un peu notre collège, lycéens, et je doute qu'après la visite, vous prétendiez encore que c'est votre école qui a l'air d'avoir cent ans.

Venez donc admirer nos bâtiments aux murs noircis par les dents et surtout par les cancores... nos salles de classe dont la couleur des murs, indéfinissable, et pour cause, crée une atmosphère Dantesque... nos tables noires et massives possédant un double fond, donc très pratiques pour le centrage... le dessus de ces mêmes tables, incrustés d'initiales savamment et longuement façonnées au cours des années par des générations d'élèves studieux. (Hum)... notre matériel de physique et de chimie, etc... et vous verrez, si vous ne vous sentez pas revenir à l'époque des dilémmes.

Cependant, par honnêteté, je ne vous cacherai pas un détail qui fait contraste avec l'aspect moderne du reste des locaux. Je veux par là vous mettre en rap-

port (moral bien sûr) avec les nouveaux waters. De couleur claire, spacieux, carrelés de blanc jusqu'à hauteur des épaules, inoffensifs pour les enrhumés, ils sont pour le collégien le lieu de détente après les longues heures de cours. Malheureusement les récréations sont vite écoulées et il faut abandonner ce tchit minuscule où l'on passerait volontiers ses journées et le personnel du collège n'était là pour l'occuper. Les lavabos ultra modernes eux aussi, sont si pratiques qu'il faut être à deux pour boire ou se laver les mains. Malgré ces deux détails insignifiants, notre collège, vous vous en êtes rendu compte, présente toutes les caractéristiques d'un bâtiment centenaire. Et pourtant il n'a que 45 ans. N'est-ce pas un record ?

J'espère, lycéens, que vous êtes maintenant convaincus. Ravalez donc votre orgueil et pour sauvegarder l'honneur d'habiter votre école. Mais si je peux me permettre de vous donner un conseil, hâtez-vous car il me semble que vous aurez fort à faire pour mettre sur pied une entreprise de dégradation aussi efficace que celle des collégiens, imbattables sur ce point.

Ainsi quand vous aurez l'impression que votre école a l'air plus vieille que la nôtre, nous en reparlerons. A l'année prochaine. Prudemment, je signe

GERARD

Badinons avec la mode

C'est à vous que je parle, ma sœur.

Le moindre caprice des hommes vous irrite.

Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite : (les femmes à la mode).

Les bas multicolores, les robes sac, les chapeaux ? C'est la mode.

Commençons par le commencement : la MODE ? Eh bien c'est tout simplement un caprice passager qui enveloppe nos charmantes copines les filles. Quel est le but de la mode féminine ? Plaire, me répondez-vous — Mais plaire à qui ? — Aux hommes. Donc le meilleur conseiller que vous puissiez avoir ne peut être qu'un homme ; et en tant qu'homme (je me prends au sérieux) je vais vous donner mon petit point de vue sur cette question « d'une actualité si brûlante » (disait Flash). Inutile de vous dire que je suis de l'avis de tous qui ont, jusqu'à présent, critiqué vos bas multicolores. (Il est vrai que vous nous enfaites voir de toutes les couleurs, mais quand même...).

Vos bas sont affreux pour une raison bien simple, c'est qu'ils cachent vos jolies jambes ; et en artistes, nous détestons les choses vaines (apprécier notre idéal très élevé !...).

Bref, passons aux sacs ; vous voulez une robe sac ? Prenez un sac (en toile, en drap ou en peau de chameau, selon vos goûts)

trouez le sac d'abord en haut pour laisser passer la tête, ensuite sur les côtés, pour les bras. Devant une glace appliquez le tout sur votre corps ; tout est fini, vous êtes à la page. Maintenant reste à savoir si nous apprécierons tout ce stratagème, non because, vos robes sac escamotent vos lignes avec ces sacs-robottes (oh pardon, atteinte à votre dignité) je dirais donc avec ces robes sac, pas de taille ! pas de poitrine ! Je sais que cela intéresse quelques-unes d'entre vous...

On dit (n'est-ce pas mademoiselle « anti-chapeaux » ?) que les chapeaux sont ridicules, je veux bien l'admettre, mais vous, en fait de chapeaux vous avez choisi des casseroles, des parapluies, des pots de... renversés, bref tout ce qu'on voudra sauf des chapeaux.

Je m'arrête là et vais essayer de faire le point de situation pour que mon badinage ne soit pas stérile mais profitable à vous comme à nous (bien sûr).

1°) Supprimer purement et simplement (hum ! ça sent les maths) vos bas de couleurs.

2°) Pas de chapeaux (laissez bas et chapeaux à nos bonnes vieilles grand-mères).

3°) Éviter au possibles les robes sac. Donc soyez « chic » sans être extravagantes et simples sans être austères.

Avec le sourire.

B. B.

De la galanterie, Messieurs !!

De la galanterie, Messieurs !! L'une des plus belles qualités humaines se perd actuellement : la galanterie.

Cette vertu, qui, depuis plusieurs siècles, faisait notre fierté nationale, tombe dans la désuétude.

Notre époque qu'on se plaît à dénommer « l'ère atomique », « l'ère de la vitesse », « l'ère des Spoutniks », et l'en passe... notre époque dit-elle oublie cette règle élémentaire de politesse envers les demoiselles du « sexe faible ».

Attention ! Je ne vous demande pas messieurs de revenir aux bas-mains dont nos aïeules gardent un souvenir attendri.

S'il vous arrive de contempler un jour le lot des jeunes (garçons et filles) qui se côtoient rue Robault de Fleury (pour ne citer que celle-ci qui est pourtant la plus « smart ») vous serez effrayés par la grossièreté de ces jeunes messieurs qui se croient sortis de la cuisine de Jupiter et qui vous marchent sur les pieds avec une légèreté... aérienne (il est bien entendu que les pieds sont... féminins).

Autrefois, un jeune homme galant ne se serait jamais permis d'effleurer (ne serait-ce que de l'épaule) une passante. Maintenant, lorsqu'ils croisent une jeune fille, ces éfronés mettent une application... touchante (le mot a deux sens) à excorier son épiderme sensible. Lorsqu'un garçon nous téléphone, à nous, filles, et qu'en guise de préambule, il lance d'une voix retentissante : « Allo ! Vieille branche, ça tourne ? » (Il paraît que ça fait sport), nous sentons monter en nous, par toutes les fibres de notre être, une révolte légitime contre cet outrage à la délicatesse féminine.

Supposons enfin qu'un garçon et une fille se croisent sur un trottoir. Ce trottoir étant trop étroit, l'un des deux doit descendre pour laisser passer l'autre. Lequel ? Hé bien ! ce sera la fille qui s'effacera pour laisser passer ce jeune monsieur à qui le port cochon d'un classeur donne quelque chose d'intellectuel.

Les formes de politesse sont trop longues, on est au siècle de la vitesse.

Messieurs, l'imaginez votre sourire

moqueur et l'âge que vous me donnez. Mesurez-vous, je ne suis pas encore grand-mère (la preuve, c'est qu'à aucun moment je n'ai parlé du « bon vieux temps »).

Et vous, mesdemoiselles, compagne d'infortune, il faut se résigner à ce deuil si cruel : la galanterie est morte, et bien morte.

Une Collégienne de 3^{me}.

EN MARGE DU FESTIVAL

Un jour, inconnu, B.B., à petits pas, (Ou plutôt de B.B. le sosie le plus fat), Lippe boudeuse, mèches au vent, Promenait fièrement sa tête enfarinée, L'air plus que moribond, blasé, exténué.

(Qui eût pensé que nos vénérables aînés Réchauffaient en leur sein un trésor si précieux ?)

Mais tout n'était pas pour le mieux : Elle venait, de ses chagrins privés, (Et l'en jure par Vénus, la belle dédaigneuse S'y entendait pour s'en procurer par légions).

Chercher une consolation. « Mes amies m'envient » disait la malheureuse, Ne croyant pas mentir. Et, pour le lui prouver, Un autographe lui demandait.

« Moi, dit-elle, moi, que je fasse Que ma plume s'abalaise à une dédicace ?

Mais pour qui me prends-tu, excrément de la terre ? » Et la pseudo Brigitte Bardot, très fière, Se détourna sans autre forme de procès.

Ce n'est point une fable, vous le pensez bien ; C'est, tout au contraire, une histoire vraie,

Que nous avons vécue lundi, Et à laquelle certaines ne crurent rien.

Cependant B.B. est ici !!!!!

DEUX FERRUCHES.

Pour toutes vos réunions heureuses,
fixez-en le souvenir avec l'appareil photo le plus rationnel.

le SEMFLASH

en location au Studio de la Photo,

106, Rue Clemenceau, CONSTANTINE

Portraits d'art, appareils, photos,

caméras, projecteurs cinéma toutes marques.

Location de films 8 m/m noir et couleurs.

ANGE OU DÉMON?..

Mesdemoiselles, que vous êtes malignes, astucieuses, et voire même intelligentes. Après en avoir longtemps douté, je dois finalement en convenir et pour cause :

Ecoutez plutôt :

Comme bien des garçons (et des filles) l'assistais, il y a quelque temps, à une représentation du C.R.A.D. Tout d'abord, je me tenais presque convenablement et ne songeais pas trop à ennuyer un groupe de demoiselles qui étaient là, devant moi.

Mais mes camarades à côté, s'amusaient ferme et je décidai d'en faire autant. Comment procéder ? Me disais-je : « Voilà, tu vas demander son programme à cette demoiselle, et, presque en même temps, lui offrir un bonbon. Comme de bien entendu, elle te refusera et le programme et le bonbon. Ce sera alors deux raisons plutôt qu'une de lui en vouloir. (Histoire de se venger, on a son amour propre, Non !).

Satisfait de moi-même, trouvant que ma stratégie était bonne je la mis à exécution.

— S'il vous plaît, mademoiselle, pouvez-vous me prêter votre programme ?

La belle enfant se retourne, et gentiment, presque innocemment, dirai-je me tend son programme.

Je restais ahuri, (il y a de quoi n'est-ce pas !) Ah non ! elle ne m'aura pas comme ça ; je repartirai à l'attaque.

— Me feriez-vous le plaisir d'accepter un bonbon ?

Aussi gracieusement, elle plonge sa charmante main dans le paquet et se sert. Je faillis tout lâcher et programme et bonbons. Après cela qui aurait été assez vache, (vous me passerez le terme), pour vouloir s'amuser aux dépens d'un ange.

Voyez-vous, mesdemoiselles, qu'il en est quelques-unes d'entre vous à être vraiment intelligentes. (Là ! alors chapeau !) Au lieu d'être embêtées toute une bonne heure, au moins, elles gagnent notre sympathie (et un bonbon).

Quoique en disent certaines prétentieuses, que pouvez-vous espérer de mieux ? Je ne voudrais pas vous quitter sans vous avouer que, le moment de stupeur passé, je me mis à envisager une autre hypothèse qui pourrait aussi bien expliquer le comportement, vraiment curieux (avouez-le !) de cette demoiselle. A ce moment (hélas) il était trop tard ! J'étais déjà chez moi et elle est, paraît-il, interne.

Je vous laisse seules juges, mesdemoiselles ! Heureusement, pour les garçons, toutes les filles ne sont pas comme cela...

Marc POUSSON

CHAUSSURES

VENDOME

32, Rue Rohault de Fleury

CONSTANTINE

LE QUATRIÈME SPECTACLE DE FLASH

DU TROU DU SOUFFLEUR

Le 27 avril 1958, au théâtre municipal, Flash et son équipe présentaient leur spectacle annuel.

Ils avaient longtemps appréhendé le jour de cette représentation. A plusieurs reprises même, il avait été question de tout annuler. Mais alors, quel aurait été l'effet de ce « dégonflage » ? Comment ne pas satisfaire à une tradition qui s'était instaurée, depuis 4 ans. Car voilà, chaque année, des progrès sensibles avaient été réalisés. Le « sommet » avait été atteint en 57.

Fallait-il donc donner à tout prix le spectacle et risquer de perdre notre crédit, ou alors s'abstenir, et donner l'apparence d'une décadence. Là-dessus, d'autres considérations se sont greffées ; en premier lieu, il fallait payer le déficit du journal. On a donc décidé de foncer, d'y « mettre le coup ». Et le travail se poursuivait d'arrache-pied. Le résultat ? Inespéré ! Qualité très acceptable selon l'avis général, et l'affluence jamais atteinte auparavant.

LA PREMIERE PARTIE

L'orchestre eut la primeur de la scène (après Gérard Masia évidemment, qui fit la présentation avec aisance). La partie peut se résumer ainsi : Marino Marini, Sydney Béchét et Bill Haley, c'est-à-dire les plus grands succès du moment. Dès l'audition des premiers rythmes, le public se révéla « chaud », et il le manifesta en scandant des pieds, des mains, et de la voix les mesures envoiées de la musique. Et les mambo, calypso, blues, Rock and Roll se succédèrent durant près de trois quarts d'heure qui avaient semblé n'être que quelques minutes.

C'est à Robert Gyl et à sa formation que nous avons fait appel cette année pour satisfaire les amateurs de musique « up to date ».

Marie-Laure Ferrari et Liliane Deleglise complétèrent cette première période en dansant le Corso blanc. Cette danse, préparée de longue date, mais improvisée au dernier moment, était alerte, légère, gaie.

LA DEUXIEME PARTIE

Après un moment d'entracte, les acteurs prirent possession du plateau pour jouer « Treize à table », comédie d'Albert Savatou. Durant près de trois heures, on a pu apprécier toutes les répliques, très spirituelles, émises au cours de situations embrouillées sans l'être et c'est là une des caractéristiques de la comédie. J'ai dit « presque toutes les répliques », car certaines passèrent presque inaperçues, enfouies sous le tumulte créé par les précédentes. Il est bon de souligner le travail du montage de cette pièce, toute en finesse et en nuances très difficiles à mettre en valeur, surtout par une troupe de purs amateurs.

Cela augmentera le mérite de Bernard Chami, auteur de la mise en scène, Si Mohammed, dans le rôle d'Antoine, Arlette Rhénassia dans celui de Madeleine, Madame Roux qui était Consue, Gérard Micelli, le valet, Suzanne Ledoux (Véronique), Yves Attouche (Jean-Charles), Georges Roux, (le Docteur), tous, dans leur élément, dans leur personnage, apportèrent leur part au succès de l'ensemble.

PROJETS

Des diverses impressions recueillies de part et d'autre, on pourra souligner la critique d'un spectacle trop long. Effectivement, retenir l'attention d'un public durant quatre heures demande un effort considérable d'un côté comme de l'autre. Nous avons tenu compte, et établi un projet de rénovation. Car il faut sortir des vieilles formules qui s'usent à la longue. C'est pourquoi Flash pense à un dédoublement : une pièce de théâtre en hiver, et, au troisième trimestre, un spectacle de variétés.

Voilà du pain sur la planche. Mais il faut évoluer, suivre, et même précéder si possible l'attente des spectateurs.

Flash ne veut pas s'endormir sur ses lauriers. Il est jeune, et les jeunes agissent.

J.P. H.

POTINS

« En un jour, en un lieu, un même fait accompli. Tiens jusqu'à la fin le théâtre rempli ». Ainsi me disait « Monsieur Noble Critique ». Au théâtre de Constantine, ville stratégique. Ce brave trompé comparait à 13 à table. Avec « le Cid », tragédie assez mémorable. Et, ce disant, appuyait son opinion. Par force gestes, pleins de conviction. Je le laissais faire, le laissais potiner. Il mélangeait horriblement « Le Cid » et « Bajazet », « Andromaque » et « Antigone ». A la fin, fatigué. Il se reposait, me foudroyait d'un regard en biais. Et fumait... mal jusqu'à en tousser. Je me grattai la tête et, ô ! Comble de misère ! Je remarquai la présence d'un agent de police. Je me suis tu. « Monsieur Critique », de ses doigts longs et lisses, Tapotait nerveusement sur le rebord du parapet. Il fixa l'agent, me fixa, et d'un air dégoûté. Se leva, hautain et « fier comme Artaban ». Gagna la sortie, comme un canard se dandinant. Je me marrais. Cornelle n'aurait pas été content. Et Racine en aurait fait tout autant. Je soupirais, disons x... de soulagement. Tandis que les spectateurs applaudissaient. Je regrettais la rencontre avec ce niais. Et je regagnais la sortie... pitoyablement. D'après les gens, la pièce était magnifique. Je le dis moi aussi, foi de Toufik.

LAKHDARI.

D'EN HAUT, D'EN HAUT

Devant cette audience recueillie et surtendue, plongée dans l'obscurité à l'instant où l'orchestre attaquait son indicatif, je me demandais si la ferveur d'aujourd'hui, demeurerait pareille à la foi que les jeunes avaient partagée lors des premières auditions de Rock n' Roll. Je ne fus pas déçu, car tous (ceux du Poulo) retrouvèrent leurs forces et la salle fut secouée par de frénétiques applaudissements et des coups de sifflet stridents.

Joué dans un style très « New-Orléans », St-Louis Blues rappela à certains moments Bechet. « L'orchestre est vachement sensass » dirent toutes les voix. Cependant l'interprétation des autres morceaux n'atteignit jamais la classe du Saint-Louis Blues, mais la gent haut perchée, je veux parler des spectateurs de l'amphithéâtre, joua les bons publics et applaudit aussi bien valse, calypso et Marino Marini, qu'elle scandait frénétiquement les Rocks.

Une note comique vint blentôt s'ajouter à ceci : en effet l'incident de la « Donzelle 1900 » permit à un certain public (que je ne blame pas d'ailleurs), de retrouver un sens critique ironique : « Tombera ? Tombera pas ? Ou : « Soyez gentils, M'Sieurs Dames.

l'artiste est jeune et travaille sans filet » se firent entendre.

On admira alors le silence obtenu par la voix tonitruante du digne présentateur qui demandait alors une main innocente afin de désigner l'heureux gagnant d'un bon d'achat de je ne sais plus combien de milliers de francs. Et comme dans les films biens, le Monsieur (la main innocente) embrassa la dame (l'heureuse gagnante) dont le chemisier rouge avait déteint sur le visage, applaudissements, bans, braves brouhaha indéfinissable au poulo. L'entracte mit, alors fin à cette démonstration de joie de vivre et de plaisir éprouvée par les spectateurs.

« Enfin la pièce vint ». On trouva l'entrée d'Antoine et de Frédéric excellente, on jugea, on fit des commentaires, on rit, ce qui entraîna tout naturellement une mauvaise audition de certaines parties de la pièce et même, certains acteurs paralysés peut-être par le trac ne pouvaient plus couvrir ce brouhaha répété aussi bien que continu du poulo.

Ce n'était que « formid la Koukovsko », « quel sens du comique. ce Frédéric », « n'est-ce pas qu'il est bel homme, Peloursat », « comment se fait-il qu'elle soit si saoula, Véronique ? — Ben, c'est parce qu'elle a bu », « quel sacré

rôle que celui de Madeleine », « Tiens, Antoine n'est pas encore habillé », ou bien : « Félicitations au maquilleur, car le bandage de Jean-Charles est digne d'un médecin » et, à la fin : « Quelle bouille, ce Dupailion ! »

Certains, alors, se sont plaints de cet état de fait : je veux surtout parler de cette voix de fond couvrant celle des acteurs. Vous-driez-vous blâmer les responsables de ce chahut ? Je ne crois pas, car, voyez-vous, ce n'est pour les jeunes une marque de sympathie que de pouvoir, à une représentation spécialement créée pour eux, donner leur avis à haute voix et pouvoir crier plus fort, ou... ta g... à qui leur plaît. Je pourrais même ajouter que si les jeunes Constantinois n'éprouvaient le besoin de chahuter en frisant l'indiscipline, ce serait, sans aucun doute, le commencement d'un lymphatisme accablant.

Je sais bien qu'une certaine mollesse physique et intellectuelle enrobe depuis quelques années les jeunes, mais le rire et le chahut reprennent, et je pense que cela n'est pas la seule chose que les Constantinois peuvent et savent faire. Car ce signe de vitalité apparaît à la fête de « Flash » doit être considéré comme le début de la renaissance constantinoise.

DOW DOW K.

JAMES DEAN : Demi-Dieu mythologique Révélateur de l'Adolescence actuelle

Vous avez pu le remarquer : on parle beaucoup de ce moment de James Dean et un cinéma de notre bonne vieille ville nous a dernièrement proposé à l'affiche « La fureur de vivre ». Un peu tard certes, mais là n'est pas la question !

Voilà donc un acteur devenu du jour au lendemain immortel, (plus que les autres du Quai Central), véritable héros, représentant aux yeux des intellectuels du monde entier, la jeunesse du XX^{ème} siècle, plus encore que les romans de Françoise Sagan ou encore que les films de Marlon Brando. A l'envers de la médaille — hélas il y en a toujours un ! — Le voilà faisant la richesse d'agents de publicité.

Qu'est-ce que James Dean en définitive ?

C'est avant tout ce que Monsieur Edgar Morin appelle « un héros des mythologies ». Essayons de tracer les caractéristiques d'un tel héros, en nous aidant, par exemple, de la vie d'Hercule Tout d'abord très jeune, on l'éloigne de ses parents ; alors seul il fait son destin lui-même en luttant contre le monde et en entreprenant d'innombrables travaux dans lesquels il prouve ses aptitudes et en même temps exprime son aspiration à la vie la plus totale et la plus riche possible. Il aspire à l'absolu mais ne peut le trouver dans l'amour d'une femme et c'est l'échec amoureux, nécessaire à l'accomplissement héroïque. C'est dans sa recherche de l'absolu, quand il affronte le monde, qu'il voudrait saisir en entier, que le Héros rencontrera la Mort. Cette mort signifie que le monde l'a vaincu mais en même temps, il a gagné l'immortalité.

Revenons à James Dean. Dès 9 ans, il est orphelin et il

est recueilli par un oncle, fermier à Fairmount. Il fuit l'université, casse de la glace, s'engage comme mousse sur un yacht, devient marinier sur un remorqueur jusqu'à ce qu'il s'impose d'abord à Broadway dans « See The Jaguar » puis à Hollywood dans « L'Est d'Eden ». James Dean s'est instruit dans tous les domaines : il a traité des vaches, élevé un taureau, s'est entraîné au yogaisme, a appris à jouer de la clarinette et enfin il est devenu une vedette de cinéma, ce qui représente, dans notre XX^{ème} siècle, le symbole d'une vie totale. Il a aimé Pier Angeli qui épousa Vic Damone ; Devant l'église d'où elle sort en robe de mariée, James Dean fait pétarader sa moto et fonce comme un fou vers Fairmount. La vitesse représente alors pour lui le moyen d'évasion absolue. Si tôt terminé le tournage de « Géant » il fonce dans la nuit à 180 kms à l'heure sur sa Porsche grand sport vers Salinas où il doit disputer une course automobile. C'est dans cette recherche de l'absolu qu'il meurt : sa victoire alors commence : il est sacré « Héros ».

Ne croyez pas que la vie et le caractère « héroïque » de James Dean soient préfabriqués : ils sont réels. Ils ont d'ailleurs entraîné ce phénomène spontané de refuser de croire à la mort du Héros. (Souvenez-vous qu'on a douté de la Mort de Napoléon comme l'on doute encore de celle d'Hitler, bref de tous les surhommes). Une légende a pris naissance : James Dean serait déficient, méconnaissable, inconscient ou enfermé dans un asile de fous. Mais en tous cas il ne serait pas mort. C'est pourquoi chaque semaine on dénombre près de 2.000 lettres adressées à James Dean.

Il y a aussi ce phénomène naïf

de croire que les héros sont en communication perpétuelle avec les vivants : Ainsi à une représentation de « Géant », on entendit une voix féminine crier en pleurant : « Reviens Jimmy, je t'aime, nous t'attendons ! » ; c'est pourquoi aussi une vendeuse de Prunisco, Joan Collins, je crois, a vendu 500.000 exemplaires de son livre « James Dean returns », qu'elle dit être dicté par James Dean lui-même.

Ainsi un culte s'organise autour de cet acte de talent — car c'était un acteur de talent ! Hélas la publicité s'en empare, la finance aussi : on vend son buste 30 dollars, on met son effigie de partout : sur des oreillers, des édredons... Pour 25 cents on peut contempler sa voiture : pour 50 on a le droit de s'asseoir au volant. A partir de 25 dollars on peut se procurer un bouillon ou un morceau de tôle et j'en passe ! Voilà ridiculisée la mémoire d'un authentique comédien !

Mais James Dean représentait-il vraiment l'adolescence du XX^{ème} siècle ? Soulignons d'abord que celui qui, le premier, vécut et porta à l'écran les images de l'adolescent-type fut Marlon Brando que notre « Héros » copia sur tous les points. Mais voyons ce que James Dean a pour ainsi dire fixé, systématisé ou plutôt canonisé pour la jeunesse. Partons de la tenue vestimentaire qui en « dit » long sur son attitude dans la Société : il porte le blue jeans, le blouson ou le gros chandail, il refuse la cravate, adopte le débraillé, ce qui montre le refus des conventions sociales des adultes, la recherche d'une certaine virilité et d'une fantaisie d'artiste.

Dans sa vie et à l'écran, James Dean pourrait être moralement

SUITE PAGE 13

Petite histoire de la bière...

Nous avons essayé de reconstituer pour les lecteurs de FLASH aux goûts variés une petite histoire sur la fabrication actuelle de la bière, en voici une définition qui nous a été soumise et qui nous semble assez complète :

La bière est une boisson hygiénique, obtenue par fermentation d'un bouillon de malt d'orge aromatisé de houblon.

La bière est connue depuis les temps les plus reculés. Les Egyptiens en fabriquaient dans l'Antiquité, et c'est à la suite d'une crue du Nil qui avait inondé leur récolte d'orge, que ceux-ci, ne voulant pas perdre cette récolte, firent sécher les grains au soleil et découvrirent ainsi le malt. Depuis ce temps, la bière se fait avec de l'orge séchée parce qu'elle est meilleure. En effet, le malt n'est rien d'autre que de l'orge transformée intérieurement par un début de germination qui a pour but de transformer l'amidon insoluble en amidon soluble, sans pour cela tuer les diastases contenues dedans, diastases qui permettront la saccharification au broyage. La germination est ensuite arrêtée par le touraillage qui sèche le grain pour permettre sa conservation et son stockage.

L'orge réceptionnée subit un nettoyage provisoire, puis est stockée dans des silos. Elle est reprise pour subir un nettoyage définitif et, une fois passée au calibre, elle est mise en trempé pendant 48 h. dans des cuves à tremper, puis elle germe dans des cases de germination où elle séjourne 8 à 9 jours. Elle est alors touraillée pendant 2 jours en 2 opérations et une fois dégermée, est mise en silos pour son stockage, pardon pour le stockage du malt.

L'orge d'Algérie (escourgeon) étant très pailleuse et peu riche en amidon, il est remédié à cet inconvénient en utilisant le malt d'orge de France et une petite quantité de grains crus tels que le maïs ou le riz qui contiennent 100 % d'amidon. Celui-ci se transformera en brassage en sucre grâce aux diastases contenues dans le malt.

Les brasseries emploient en général pour la saveur de leurs bières, du houblon en provenance de Yougoslavie et d'Alsace. Les fleurs comprimées ensemble ont l'apparence d'un gros nougat vert qui dégage une odeur assez forte, indéfinissable : l'arôme du houblon. Ce houblon est conservé en chambre froide dans des sacs de forme cylindrique.

Le malt broyé, sa farine, sa semoule et sa paille sont mélangées à de l'eau chaude au moment de l'emballage dans la chaudière d'emballage (55°) pour dissoudre l'amidon par chauffage progressif jusqu'à la température de 72°. L'amidon est alors saccharifié et, une fois cette saccharification obtenue, le mout est filtré dans la cuve filtre. Le bouillon va ensuite dans la chaudière à mout pour l'ébullition et le houblonnage. C'est là que le houblon donne son arôme. Puis ce même bouillon passe dans

un bac refroidisseur où baigne un panier à houblon chargé de retenir les fleurs. Il rentre alors dans les caves après être passé au refroidisseur.

Dans les caves, il passe d'abord dans des cuves à entonner où a lieu la mise en levain, puis dans les cuves de fermentation principale ou primaire où se fera le plus gros de la fermentation, 12 à 13 jours après la levure se déposera au fond des cuves où elle sera récupérée pour le brassin suivant. La fermentation secondaire se fait en récipients hermétiques (tanks en acier vitrifié ou ciment paraffiné) où il séjourne un à deux mois. C'est là que la saturation et la maturité se produisent et permettent son stockage. On soutire la bière selon les besoins de la brasserie en la faisant passer à travers un filtre à Kieselguhr.

Nous remercions vivement l'aimable personnel de la malterie et de la brasserie Wolf et particulièrement son directeur qui a bien voulu nous donner les explications des effets chimiques et pratiques de la fabrication respective du malt et de la bière.

Nous avons fait là un reportage surtout sur les effets chimiques et théoriques de la bière, mais nous nous tenons à la disposition des personnes désirant de plus amples renseignements tant sur les machines que sur les carrières de la brasserie ou pour savoir : « Comment ça peut marcher ». Pour tous renseignements écrire à la Direction de « FLASH », 4 place Lemoine, Constantine qui transmettra.

VILLARET ALAIN,
LEBRAT PIERRE.

Avoir vingt ans, s'intéresser à tout ce qui est le Progrès, et en particulier à la mécanique et à l'aviation, s'entend dire : Dans cinq jours tu pourras visiter la « Caravelle » et les usines Sud-Aviation où elle est construite, me voilà pendant quelques secondes le souffle coupé — puis je pense : quelle aubaine ! et comme j'ai de nombreuses revues, journaux, Sciences et Vie, me voilà feuilletant, pour en connaître avant, les caractéristiques essentielles : car comme tout le monde je sais que la « Caravelle » est le premier moyen courrier à réaction du monde, et qu'il est construit dans les ateliers d'une ville que je connais bien :

Voilà ce qu'un premier coup d'œil dans les revues m'enseigne :

Envergure : 34 m. 30.

Longueur : 31 m. 50.

Poids total : 40.700 kg.

Puissance : 9.500 à 10.000 kg.

de poussée par 2 réacteur Rolls-Royce Avon placés à l'arrière du fuselage, de 5.000 kg. de poussée chacun.

VIVE LA SCIENCE

Ne vous êtes-vous jamais posé des questions sur votre existence ? sur votre époque ? sur ce 20^{ème} siècle à bout de souffle ? Voulez-vous qu'on essaye d'en discuter ? Je dis bien « discuter ». Alors vous avez compris ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ? Vite à vos tablettes et répondez, donnez votre avis !

Vous lisez certainement des journaux où vous avez pu voir « Un satellite artificiel a été lancé cette nuit » ou bien « Un cerveau électronique vient d'être construit, capable de faire x opérations en y secondes ». Vous avez certainement dû lire également dans des bouquins genre « Que faire après le bac ? », des phrases de cette sorte : « Il y a trop de littératures, poursuivez des études scientifiques ».

Il est donc un fait très net en ce moment : les sciences accaparent le monde !

Qu'en pensez-vous ? Voulez-vous faire avec moi un voyage dans le temps ? Tenez, je vous propose d'imaginer votre vie — ou la mienne — aux environs de 1830 d'abord, puis vers l'an 2000 ?

Je suis donc un étudiant à Paris en février 1830 : comme tout le monde je suis des cours en Sorbonne et je poétise de temps à autre. Je viens de me réveiller dans une petite chambre en face du « Cénacle ». Je saute du lit et je vais vite à la fenêtre respirer l'air de Paris, de ce bon vieux Paris que j'aime contempler le matin. Oh, mais je vais être en retard : je vois déjà arriver un

camarade. Vite, le temps de mettre dans ma poche « Les Méditations » et « Les Orientales » qui venaient de sortir en librairie, et je me retrouve sur les pavés moites de « ma » rue : mon Paris s'éveille lentement. Des groupes d'étudiants se forment. Partout on entend : « Dites, avez-vous lu la préface de Cromwell » ? Que pensez-vous du jeune Hugo ? On m'a dit qu'hier au soir le poète avait lu quelques fragments des « Feuilles d'Automne », qu'il a l'intention de publier. Il paraît que c'est révolutionnaire ! « Le Globe » va faire d'ailleurs un article là-dessus demain. Au fait, n'oubliez pas ce soir au Théâtre Français de présenter ceci : et le jeune homme, cili voyant, cheveux bouclés, me tend un carcé de papier rouge timbré de la griffe « Hierro », le fameux cri de guerre du Mufti de la 6^{ème} Orientale. Nous sommes en effet le 25 février : c'est ce soir que la Comédie Française jouera « Hernani » pour la première fois. Dans les milieux estudiantins on ne parle que de cette pièce. Tous la connaissent par cœur, en récitant des passages entiers à chaque instant. On aperçoit Théophile Gautier, les cheveux en bataille, haranguant tous ceux qu'il rencontre, distribuant petits papiers et consignes. Ce soir on se battra pour la Culture, pour le Théâtre, pour la JEUNESSE, pour le Romantisme. Peintres, musiciens, sculpteurs, poètes, rimailleurs, rapins : Tous sont prêts.

« N'allons pas plus loin : vous devinez la suite. Mais ne nous arrêtons pas : un coup de ba-

guette et me voilà en l'an 2000 ou 2023.

J'entends un son rugueux m'avertir : « Monsieur, il est 9 heures, vos pilules sont prêtes ». C'est mon robot et mon petit déjeuner ! J'appuie sur un bouton : les volets s'ouvrent mais pas de lumière : il y a en face un building et je n'habite que le 10^{ème} étage ! J'appuie donc sur un autre bouton : un vif éclairage se répand dans mon appartement à air conditionné. Tout est froid : Au mur des plans, des graphiques, des équations. Je tourne une manivelle : des mécanismes me chauffent et m'habillent pendant que je lis sur un écran lumineux mon emploi du temps. J'entends une explosion. Ce n'est rien : 2 soucoupes volantes viennent de se heurter. Mon robot vient d'entrer : il m'apporte 2 ou 3 « comics » : ce sont des résumés de livres condensés ! m'expliquant avec des images la politique extérieure de Mars : ce soir nous allons attaquer. On se battra pour quelques grammes de $N_4COH_2P_9$ $ZnPt_5$, pour expérimenter notre nouvelle bombe d'un mélange de Plutonium, Radium, Hydrogène et Uranium, on se battra pour de la MATIÈRE.

...Inutile de continuer...

Dites, ne trouvez-vous pas que le progrès c'est beau, mais que ça coûte cher pour l'homme ? Je ne sais pas si vous avez la même impression que moi, mais il me sem-

SUITE PAGE 13

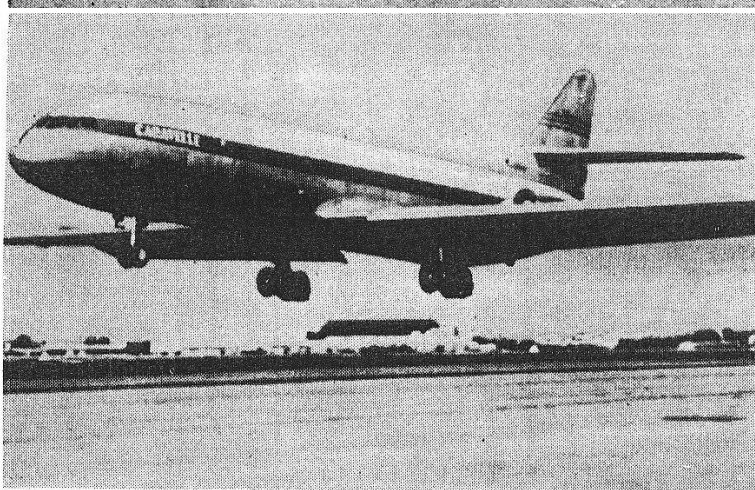
CARAVELLE

Vitesse : 800 km. à l'heure.
Rayon d'action : 3.000 km.
Altitude : 12.000 m.
Nombre de passagers : 70 ou 80 suivant équipement, en service première classe ou en tourisme.

lité de l'industrie aéronautique française ; c'est la pointe du progrès.

Après ces premiers renseignements je me sens fier d'être Français et impatient d'être au mo-

telier 4 Caravelles sont déjà très avancées. C'est un travail monstrueux d'assemblage de 40.000 pièces fixées par 1.000.000 de rivets et 400.000 boulons. Toulouse est le centre d'assemblage, Margna-



La position des deux réacteurs à l'arrière de part et d'autre du fuselage présente de nombreux avantages : ligne très pure, aérodynamisme très poussé car les ailes libérées des fuselages-moteurs leur rendement est maximum (à 10.000 m. moteurs coupés, au-dessus de Paris il peut atterrir à Deauville). Ecartement maximum entre les moteurs et les réservoirs d'huile sécurité maximum en cas d'accident. Insonorisation, stabilité d'ou confort maximum. Possibilité de voler et même de décoller avec un seul moteur (sécurité).

C'est un témoignage de la vitalité

ment où je vais pouvoir admirer la « Caravelle », la toucher, peut-être y monter.

Enfin l'instant est là, me voici au milieu d'un groupe de Messieurs et de jeunes gens à l'entrée des usines Sud-Aviation près de Toulouse. Les ateliers se présentent sous la forme de hangars immenses dont l'un d'eux possède la porte d'une seule pièce la plus grande du monde : 120 m. qui pour s'ouvrir bascule horizontalement comme certaines portes de garages.

Et la visite commence, commentée par deux ingénieurs qui nous accompagnent. Dans ce premier

ne, Rochefort, Latécoère fabriquent des pièces du fuselage, St-Nazaire des pièces d'ailes ; les forges de la Balisère les dérivés, Hispano-Suiza, les trains d'atterrissage, etc. en tout 20.000 ouvriers travaillent pour « Caravelle ».

Nous passons dans d'autres ateliers semblables où le travail se poursuit sur des appareils dont la construction est plus avancée.

Après les commandes faites par les pays étrangers, il faut d'ores et déjà sortir 4 « Caravelles » par mois, et je suis là au milieu de

SUITE PAGE 13

HORLOGERIE - BIJOUTERIE
ORFÈVRE - OBJETS D'ART

Lucien RICHARD

2 bis, RUE BRUNACHE

CONSTANTINE

C'était un MALABAR...

(Nouvelle inédite de D. Celce)

Je passais mes vacances à Charry-les-Bégonias quand je fis la connaissance de Roger-la-Ventouse. Drôle de nom n'est-ce pas ? Je ne saurais vous en donner l'origine car personne ne la connaît et je n'ai pas osé la demander à l'intéressé. C'est un Monsieur qui n'aime pas qu'on le questionne. Il est du type « armoire » et pas « Commode » du tout. Il doit mesurer 1 m. 90, peser ses 110 kilos sans un pouce de graisse et une cicatrice, large de deux doigts lui barre le visage de l'œil au coin de la bouche. Cela lui donne un aspect terrible. Tout le monde à Charry-les-Bégonias a peur de lui, mais moi je sais que Roger-la-Ventouse est un tendre.

Un soir qu'il avait un peu trop bu, je le trouvais dans une rue et je lui offrais de le raccompagner. Quand il monta dans l'auto, les ressorts gémissaient et j'invoquai Ste Beuve pour qu'ils ne cassent pas.

...Je conduisais en silence et je croyais qu'il avait tranquillement son vin quand j'entendis un reniflement. Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur et je vis qu'il pleurait. Je n'allais pas le ramener chez lui dans cet état. Je stoppais et je lui demandais :

« Qu'y a-t-il Roger ? Vous avez du chagrin. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Il renifla, puis lâcha : « Ma femme », et il se remit à pleurer de plus belle. Je ne savais comment me comporter.

« Votre femme est-elle malade ? dis-je d'un ton plein de sollicitude. Allez, ne vous en faites pas ! les médecins la guériront vite. Ils disposent aujourd'hui de moyens puissants ».

« Ce n'est pas ça, dit-il entre deux sanglots. »

« Alors vous n'avez pas de raisons de vous faire du souci. Rien n'est plus précieux que la santé. »

Je feignais l'insouciance mais le cystère que je pressentais me fit demander :

« Elle vous trompe ? »

« Non ».

J'essayais en vain de le raisonner, mais la curiosité qui m'avait envahi me poussa à le questionner encore.

« Est-elle dépensière ? »

Il me fit un « Non » tout aussi comique que ses autres réponses. J'avais épuisé mes arguments et je commençais à désespérer de trouver la raison de ce grand chagrin qui faisait pleurer Roger-la-Ventouse, la terreur de Charry-les-Bégonias, quand, tout à coup, il lâcha comme un bouchon de champagne qui saute :

« Elle me bat... »

QUELQUES HISTOIRES

ET LES DERNIÈRES ANÉRIES

Il fait un temps affreux. Trempe jusqu'aux os, le mari rentre chez lui après une longue course : « J'ai fait tous les magasins de la ville, mais pas un n'a un ruban assorti à celui que tu m'as donné ».

« Très bien, répond sa femme, je pense maintenant me coucher tranquille, je sais que personne d'autre n'aura un chapeau comme le mien ».

La jeune mariée, effondrée de déception à sa mère « Jacques est sans pitié, il m'a jeté un gâteau à la tête, un que j'avais fait moi-même ».

« Tu as de la veine toi ! mon mari a encaissé 5 ans de prison pour faire la même chose. »

Un homme se moque de son ami en train de laver les carreaux de sa maison :

« Voilà une chose qu'il ne me viendrait pas à l'idée de faire ! »

« Moi non plus, répond l'autre mais ma femme y a pensé, elle ! »

Le père à sa fille :

« Marie-toi avec Georges ma fille, il t'aime vraiment. »

« Comment le sais-tu papa ? »

« Depuis 2 ans que je lui emprunte de l'argent, il continue toujours à venir ici ! »

Au bout d'un moment, l'Ecosse qui ne se tient pas pour battu, montre un grand bâtiment comme il y en a peu en Ecosse.

Le deuxième Américain lui explique alors qu'il y a des centaines de maisons semblables à celle-ci et même plus grandes, en Amérique.

Sans doute, répond l'Ecosse, je n'en doute pas, c'est un asile de fous.

AZIMUTH.

Etonné de ne pas obtenir de réponse, un ingénieur pose deux ou trois fois le même problème à une machine à calculer.

Finalement celle-ci, excoeurée :

« Bougre d'imbécile, tu ne vois pas que le courant est coupé... »

Re machine à penser.

Récemment, le gardien d'un laboratoire entendit du bruit dans la pièce où se trouvait un cerveau électronique. Il entra sans bruit, et surprit le cerveau présumé « Eugène », téléphonant à la « Sophie » de l'usine d'en face, et lui disant : « Ma chérie, je t'aime... »

Style imagé :

Les députés, quand ils vont à la Chambre, renversent les cabinets avec leur cuisine...

Philo appliquée :

La conduite d'une dissertation philosophique ressemble à un fleuve dont on cherche la source. Il est si facile de ne remonter qu'un affluent !

J'arrivais de là bas alors que j'allais ailleurs, je pensais m'y rendre mais je n'y allais pas pour la bonne raison que je n'en avais pas l'intention. Pourtant en pensant à cela j'avais une autre idée, celle de ne pas m'occuper de cette deuxième idée pour lui préférer la première, mais je me réalisais à la troisième. Enfin pour sortir de cet impasse où je n'étais pas rentré je cherchais une issue fermée non pas pour l'ouvrir mais pour la laisser telle quelle, c'est-à-dire ouverte. Mais je ne veux pas continuer dans ce sens ni dans un autre, ne voulant pas m'arrêter et je pense à ce type qui avait reçu un coup de pied où vous savez, c'est pas là mais ça fait rien ; et il en avait mal à la tête, je ne sais pas pourquoi et ne cherche pas à savoir pourquoi, sans doute parce qu'il était retourné comme une chaussette à l'endroit. Donc en revenant d'où je n'étais pas parti j'ai vu alors que je ne pouvais rien apercevoir quelque chose de mieux que ça, même plus fort que ce dont je ne vous ai pas parlé et cela ne coûtait pas cher, ni plus ni moins que ce que ça coûtait avant que cela augmente.

Bon je vais m'arrêter là pour terminer cet article que je n'ai jamais commencé. A bientôt dans l'attente de ne jamais me lire.

I. HAN.

VOYAGES EN ITALIE...

Voici ce qu'il vous faut et ce que vous pourrez vous procurer pour faire un magnifique voyage en Italie.

VENISE : Magnifique complet en toile ondulée pour pouvoir se gondoler à son aise.

PISE : Souliers avec 1 talon plus haut que l'autre permettant de voir la tour droite.

ROME : Pour jeter dans la fontaine de Trevi vous trouverez des fausses pièces de 10 lires en très beau métal valant 15 lires.

Pour le Colisée procurez-vous la veste en léopard avec une croix peinte dans le dos donnant un faux air de martyr.

GENES : Portes l'ample pardessus donnant un air aisé avec un gros portefeuille rattaché par un cactoc... tic pardon. Dans le portefeuille vous trouverez la photo de votre Starlett préférée qui vous procurera un immense plaisir et vous ne direz plus : « Là où est Gènes il n'y a pas de plaisir ».

TURIN : Pour une somme très modeste vous trouverez un magnifique Fo, potin popotino... tin... tin... mais qu'est-ce que je raconte... enchainons.

SUZE : Vous serez outré de la manière dont les touristes boivent les larmes du Christ.

Aussi comme le pape pourrait trouver à redire, lui qui est au régime, ces Italiens ont baptisé ça « La cryma Christi » et hop ! ni vu, ni connu j'embarquille.

MILAN : Ne manquez pas la magnifique Cathédrale du plus pur style « Torticelli » (c'est un mot italien). Vous ne connaissez pas ce style ? En bien essayez de regarder un édifice de plus de 100 m. de haut pendant 1/2 heure et vous m'en direz des nouvelles.

NAPLES : Vous savez on dit Naples aux baisers de feu, ben moi, quand j'y suis allé, j'ai pas été brûlé du tout... Mais pas du tout alors... c'était trop cher.

Et pour le vésuve je vous recommande une adorable combinaison bicolore en amiente. Le côté protégeant de la chaleur à l'intérieur. Et pour un petit supplément vous avez un amour de casque garantissant un incognito complet.

Et pour rentrer chez vous n'ou-

blez pas de passer par la route, par « voix buccale », par Mésan, et... par ici la sortie.

...ET EN FRANCE

Je vais vous parler d'abord de PARIS. Pourquoi PARIS ? parce que tous les chemins mènent à ROME... en ITALIE. Mais en FRANCE ils mènent à PARIS. Alors voilà vous arrivez à PARIS et qu'est-ce que vous voyez ? hein ? la tour. Parce que nous aussi on a les moyens comme à Pise, on a notre tour, et c'est pas une tour penchée. Non ! parce que le gars qui a dessiné les plans de notre tour n'avait pas l'habitude de lire dans le mètre par dessus l'épaule du type qui se paye un journal et parce que lui n'a pas les moyens de s'en offrir un. Oui, nous en FRANCE on a les moyens. Même qu'on la peint tous les ans notre tour et pour vous dire à quel point on a les moyens c'est que même une année c'est Luis Mariano qui l'a repeinte et encore il dansait à Mexico. Vous me direz qu'il a un très joli coup de pinceau...

D'ailleurs quand on l'entend chanter on se demande pourquoi il a pas continué à peindre.

Mais je parle, je parle, j'm'éloigne du sujet. Vous avez vu notre tour. M'sieu Eiffel était un gars qui ne regardait pas à la dépense. En fer qu'il l'a faite... en fer. Et le fer ça vaut cher, il n'y a qu'à voir à la bourse. Oui parce que la Bourse c'est « Aussi » une de nos gloires Nationales je dirais plus, internationales. Chaque français en suit attentivement le cours et le cours dépend du moindre événement. Il faut se tenir au courant. Tenez M. BOURGES glisse sur une peau de banane et hop ! l'or remonte. M. Cuistre part en voyage et le franc ne vaut plus que 20 sous. Vous voyez un peu comment ça marche. Et c'est pareil pour les affaires : j'te file d'la came, tu m'files du blé et hop une alliance.

Mais on est là à causer bien gentiment et j'étais venu pour vous parler de PARIS.

Ah PARIS... PARIS... PAR ICI LA SORTIE.

UNE LETTRE ORIGINALE

« TONTON...
Tintin t'attente à Tahiti. Ta tente a tenté ton toutou tout tétu. Tata, tantôt toute tatouée, tantôt toute teinte, a taté Toto, tétant tête à tête ta tétine.
Tes taons t'ont ôté ta toux tout à temps ! Tutote, tout en tutu, ta tale. Té ! tue tes tœux ! Tintin ! Ta titi toute à toi, tête tétue ! »

AZIMUTH.

CASSE-TÊTE CHINOIS

Mademoiselle de « la Cédille » dit à Monsieur « Du tréma » :

« Monsieur, ayant de vous épouser, j'ai voulu me renseigner sur votre compte, ainsi j'ai appris que vous étiez en délicatesse avec Mademoiselle de la « Virgule » aussi Monsieur, je vous prierais de renoncer à tout « trait d'union », ainsi qu'à toute « parenthèse ».

Monsieur « Du tréma », d'un « accent grave » :

Mademoiselle, je...

Ne lui laissant pas le temps d'achever sa phrase, Mademoiselle de la Cédille « répartit d'un « accent aigu ».

« Monsieur, point d'exclamation ! Je ne subirai point d'interrogation ! »

Sous l'effet d'une telle « apostrophe », Monsieur « Du tréma » baissa la tête en manière d'« accent circonflexe » et sortit en serrant les « deux points ».

LES MOTS CROISÉS

C'est pour répondre à des réclamations que « Flash » a inséré des Mots Croisés dans les numéros de cette année, espérant que quelques-uns de nos lecteurs auront consenti à se livrer à cette gymnastique intellectuelle. Les grilles proposées ne manquent pas de pièges, mais le degré de culture qu'ils supposent ne semble pas dépasser ce qu'on est en droit d'espérer d'un sacheur (en droit ou en espérance). Et si les définitions sont un peu tarabiscotées, n'est-ce pas la règle du jeu ? Un « cruceur » chevronné ne saurait se contenter des formules du Larousse. Cependant, pour donner satisfaction à tous les goûts, ce numéro de Flash présente deux grilles, l'une pour les mordus, l'autre pour les amateurs.

PROBLEME N° 5 : ARRIVEE

	4	2	3	4	5	6	7	8	9	4
I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										

HORIZONTALEMENT.

I. Faisait ou défaisait les suitants. — II. N'est pas le mari, mais donne son nom ; Abréviation postale. — III. Pour faire cuire ou rendre cuisant ; Préfixe. — IV. Dans un département français ; Son équipe de foot est dans de beaux draps. — V. Fan ou enragé ; Dans l'échec. — VI. Nombre latin ; Point cardinal. — VII. Caractère arabe ; Initiales d'un blinde. — VIII. Navigateur anglais (1785-1847) qui découvrit les restes de La Pérouse ; La plus vieille ville du monde. — IX. Fin d'infinifit ; Participe ; Sert à mesurer la vitesse des avions modernes. — X. Ni les miens, ni les tiens ; Ce qu'on veut dire, et rien que cela.

VERTICALEMENT.

1. Elles cassent les pieds. — 2. Institution bien française ; La philosophie de Figaro. — 3. Littéraire basochien. — 4. En dehors de toute gamme. — 5. Dans toute symétrie ; Pactio pour les piages. — 6. Fin de sismes ; Venue. — 7. Venilles. — 8. Pour les timbres. — 9. Sur les forêts ; A Bourges ; Bresse. — 10. Ecartier du gâteau ; Dans Londres.

SOLUTION DU PROBLEME N° 4 POUR LE CENTENAIRE

N.B. — La grille comportait une erreur : le 2 H 8 V devait être noir. Mais nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

HORIZONTALEMENT.

I. Collégien. — II. Evacuat ; Oï. — III. Longue. — IV. Tienpoen ; AB. — V. Entrer ; Cru. — VI. Naturelles. — VII. Eate (de Beate). — VIII. ID. — IX. Rondache. — X. Entoura ; ES.

VERTICALEMENT.

1. Centenaire. — 2. OV ! LNA (Hélène et les hommes) ; Don. — 3. Lavette NT (nouveau testament). — 4. LC (Loc. Cit.) ; MRU ; MDO. — 5. EU ; Cerveau. — 6. Gaïère RCR. — 7. Ion ; Lecha. — 8. Ciate. — 9. Nogaret. — 10. Jebuseens (premiers occupants de Jérusalem, vaincus par David).

LA GRILLE DES AMATEURS

	4	2	3	4	5	6	7	8	9	4
I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										

HORIZONTALEMENT.

I. Nom d'une sainte fêtée cette année. — II. Prénom musulman ; Ville française. — 3. Pil du front ; Poisson d'ornement. — IV. Dans « aseptique » ; Fleur. — V. Thé anglais ; Effet de recul au billard. — VI. Détérioration d'état ; Négation ; Chanta les louanges. — VII. Art de la navigation sur mer. — IX. Voyelles ; Oï méridional ; Nota Bene. — X. Nom donné par les Grecs à l'architecture.

VERTICALEMENT.

1. Il parle beaucoup, il fait du... ; Conjonction. — 2. Prénom féminin ; Touché. — 3. Place d'étoffe qui sert à cacher quelque chose. — 4. Dans « épi » ; Liqueur. — 5. « Un » en anglais ; Dans « ruer » ; Contraire de la-bas. — 6. Prénom masculin. — 7. Font tinter en sens inverse les muscles d'un homme. — 8. Avoir à la main ; Posté qui traverse un étang. — 9. Préfixe signifiant égalité. — 10. Substance dure que l'on trouve dans un grand nombre de coquillages.

SOLUTION Page 12

LES AUBERGES DE LA JEUNESSE

Il ne nous viendrait pas à l'idée de comparer notre siècle, ce siècle de l'« automatisation » et des progrès avec le moyen âge, ce temps relativement lointain dont nous connaissons à vrai dire assez peu de choses.

Et pourtant... Pourtant au 15^{ème} siècle, les riches seigneurs sur leurs et des routes en terre battue, les joyeux « compagnons », errant sans but à la découverte d'horizons nouveaux, leurs querelles nippes enveloppées dans un sac qu'ils portaient à l'épaule ou au bout de leur canne, couchant à même l'herbe et se grisant sans cesse de visions nouvelles.

De même maintenant les riches industriels, et les touristes aisés confortablement installés dans leurs puissantes voitures peuvent doubler au cours de leurs voyages de nombreux jeunes, garçons et filles, qui imitent les pèlerins d'antan, ayant eux aussi peu d'argent en poche et des désirs pleins l'esprit, parcourent les routes de tous les pays d'Europe.

Quelle est la cause de cette renaissance des voyages, de ce renouveau de l'aventure parmi la jeunesse ? Revenons quelques dizaines d'années en arrière au moment du plein essor industriel, vers 1930. Les villes industrielles aux faubourgs enfumés, aux taudis innombrables tant en France qu'en Angleterre et dans les autres pays d'Europe n'offraient rien d'accueillant aux jeunes ouvriers. Ceux-ci menaient une existence d'automate ; entraînés par ce progrès incessant et aveugle, ils passaient leurs heures de tra-

vail à la chaîne et leurs moments de loisir au cinéma, au coin des rues ou dans les bars. Inutile de préciser que dans une pareille atmosphère le principe « une Ame saine dans un corps sain » n'était plus valable.

Il n'y avait donc plus qu'une jeunesse anonyme, noyée dans la masse. Les jeunes des différents états n'avaient pas de contact entre eux. Ils étaient séparés par des frontières artificielles, par de nombreux préjugés nationaux. Et surtout, ils se trouvaient dans l'impossibilité matérielle de voyager soit par manque de vacances, soit qu'ils n'avaient pas la possibilité de s'évader de leur ville, car où coucher, où trouver une ambiance fraternelle, et en ayant bien entendu une bourse plutôt plate !

Le moyen leur en fut donné par la création des Auberges de la Jeunesse dont je vais essayer ici de faire un petit historique.

Enfin l'auberge vint...

La première auberge de la jeunesse n'est pas Française comme certains tendraient à le croire. D'ailleurs cette première « A.J. » n'en fut pas vraiment une ! Je m'explique. Il y a environ 50 ans, au début du siècle un Allemand dynamique et ami des jeunes, Richard Schirrmann, directeur d'école, pensa que pendant les vacances, les écoles étaient inoccupées et qu'après tout rien n'empêchait pendant ces périodes d'y cacher des enfants. Il passa vite de la théorie à la pratique. L'été suivant, il transforma sa propre école en ce que nous appellerions maintenant une « colonie de vacances », faisant dans les salles de classe des dortoirs. Il y hébergea des enfants pauvres des régions industrielles qui, dans la poussière des mines et des usines ne respiraient jamais d'air pur, et qui pouvaient ainsi « s'oxygéner les poumons » avec le minimum de frais. Schirrmann devant les excellents résultats qu'il obtint ne garda pas cette idée pour lui (ne soyons pas égoïstes !) et la répandit (l'idée bien sûr) à travers toute l'Allemagne où de semblables centres scolaires furent créés pendant les vacances.

Il va sans dire que « notre premier Ajiste » comme tout novateur rencontre des difficultés et ce ne fut pas toujours rose pour lui. Vous savez, il y a toujours des Messieurs très intelligents, très au-dessus de tout ça et qui finalement, regardant les vrais problèmes avec des lunettes opaques, n'y comprennent strictement rien ! Mais Schirrmann avait foi en son entreprise, il savait qu'il devait réussir pour le bien de la jeunesse c'est-à-dire pour le bien de tous et il était prêt à tout.

...Avec son esprit du tonnerre !

Si vous le voulez bien, voyons maintenant ensemble l'esprit Ajiste, car c'est bien beau de savoir que l'on peut voyager « à tarif réduit » en faisant du stop et en couchant à l'A.J., il faut aussi savoir l'accueillir que l'on y trouvera après une longue et peut-être déprimante journée passée au bord de la route assis sur le sac à dos. Eh bien messieurs les pessimistes, si vous venez aux A.J. redressez-vous et souriez (j'allais dire souriez Gibbs, mais votre marque de dentifrice n'importe

peu !). La devise des Auberges est : « Chacun Ajiste sent en lui, c'est-à-dire soyons optimistes, faisons nous confiance les uns les autres et soyons remplis d'espoir ». Voilà tout un programme en quelques mots, avec tout ce que cela comporte comme efforts pour se maîtriser pour réprimer ses tendances sociales, chasser ses idées préconçues. Et ne commençons pas à froncer les sourcils... !

Lorsque vous entrez dans la salle commune de l'Auberge débarrassez-vous d'abord de vos idées

politiques, de vos doctrines religieuses. Je m'explique : il ne s'agit pas bien entendu d'abdiquer toute opinion ; loin de là. Mais gardez les pour vous. Vous avez vos façons de penser, vous croyez être dans le vrai. Je le concède. Mais cet autre garçon souriant que vous voyez en train de jouer au ping-pong, a peut-être des idées contraires, mais croit être aussi absolument dans le vrai. Aussi n'allez pas lui clamer dans les oreilles : « Moi je suis ceci et je fais cela et tout le monde doit le faire ». Si vous êtes ainsi, si vous ne pouvez faire un effort, ne rentrez pas dans la salle commune, reformez la porte et cherchez ailleurs. Mais alors vous ne connaissez pas l'esprit Ajiste, car que vous soyez croyant ou athée, blanc, noir, jaune ou rouge, vous pouvez être Ajiste. Vous y avez votre place, vous êtes chez vous, mais vous devez participer à renforcer le climat d'amitié qui règne dans l'A.J. Cherchez ce qui vous unira aux autres plutôt que ce qui vous en éloignera. Armez-vous de la ferme intention d'une compréhension réciproque. Il n'est pas toujours facile de maintenir une réelle cohésion parmi une telle diversité et c'est pour cela que chacun doit s'y employer de son mieux.

Une A.J. est une A.J., un hôtel bon marché est un hôtel bon marché ! Ne m'appellez pas plaisantin en disant que cette « Lapalissade » est assez fade. Elle dit bien ce qu'elle veut dire. L'Auberge de la Jeunesse n'est pas un hôtel bon marché où l'on viendrait passer la nuit à bas prix

Tous et toutes pouvez en faire partie...

Vous allez objecter que je suis bien gentil de vous dire comme un apôtre : accourez, venez tous aux A.J., encore faudrait-il que je vous apprenne comment vous pourriez y venir. Vous aurez raison et je vais réparer cet oubli.

Tout d'abord, j'ai le regret de vous annoncer que lors d'une dernière réunion internationale, l'Association algérienne des A.J. a été qualifiée de « Fantôme » et a été dissoute. Donc aucune activité chez nous. Nous subissons une phase statique et il ne vous reste plus qu'à retirer votre carte d'Ajiste dans la première Auberge que vous rencontrerez en France. Pour cela, dans toute grande ville où vous débarquerez, le premier agent que vous rencontrerez saura vous indiquer, en principe, l'adresse de l'A.J. Je dis en principe, car parfois les avis sont plu-

...Et connaître la

véritable camaraderie

lui du climat entre filles et garçons au sein de cet organisme. Point crucial entre tous et diffi-

ci à aborder. Pour commencer, laissez-moi vous rappeler ou vous apprendre un article du règlement : Est considéré comme infraction au règlement tout acte susceptible de troubler la bonne camaraderie entre garçons et filles... Je vous entends déjà dire, avec un rire en gargoulette : « Ah laissez-moi me marrer ! » He bien allez-y riez tout votre saoul, puis essayons ensuite de nous expliquer. Faisons une distinction : Voyons d'abord les jeunes qui déclarent avec un sourire plein de sous-entendus qu'ils veulent en dire long : ouais, les A.J. c'est un drôle de... machin !... Ceux-là qui n'ont jamais mis les pieds dans une auberge, et qui parlent ainsi sont justement ceux qui espèrent y trouver un tel climat. Au plus profond d'eux-mêmes ils se disent : Voyager à bas prix, et en plus de cela avoir facilement quelques petites aventures. Voilà une aubaine.

D'un autre côté vous avez le genre « personnes mûres » et très dignes : qui ont entendu dire que dans les auberges la liberté laissée aux garçons et aux filles permettait certains rapports absolument offensants. D'ailleurs à leur avis une telle promiscuité est absolument malsaine et... de leur temps jamais on n'aurait permis aux enfants de bonne famille de voyager seuls. Ce sont là des rancœurs de vieilles filles en mal de comérages ou les dires de personnes qui n'ont pas su évoluer.

Naturellement, il y a partout des exceptions et il arrive tous les jours dans un groupement qu'il y ait des jeunes « vicieux ». Ainsi certains garçons et filles ont entre eux des agissements que pour ma part je réprime, mais permettez-moi de vous le dire, de telles choses se passent toujours en dehors de l'auberge, et là vous êtes libres de vos actes.

Aussi, chers parents du genre couveuse, si vous devez avoir peur, ce n'est pas des auberges, ce n'est pas du père ou de la mère aubergiste qui eux « veillent au grain », mais c'est de votre fille ou de votre fils, si leur caractère est par trop volage. Un à zéro !

Indépendamment de cela il vous arrivera toutes sortes d'aventures et vous pourrez ensuite remplir tout un cahier d'anecdotes, surtout si vous allez en pays étrangers. Je ne vais pas m'étendre là dessus, mais je vais vous dire ici un fait qui m'a particulièrement frappé. C'est à l'Auberge de la jeunesse d'Amiens, donc en France. Après une étape assez longue, avec pas mal de côtes, et sous la bonne bruine bien nordiste, j'arrivai à l'auberge. Là j'ugez de ma stupefaction quand je m'aperçus que j'étais le seul Français, ou le seul Français au milieu d'Anglais, d'Allemands, d'Hollandais, Belges... Comme quoi les Français sont voyageurs dans l'âme (les pieds dans les pantoufles !).

Mais le bavardage le plus long ne serait qu'une vue extérieure de ce que sont les A.J. Aussi si vous voulez en avoir, une vue intérieure, si vous voulez « sentir », ressentez ce que c'est faites comme moi, allez-y.

Et pour ceux qui voudraient écrire pour s'inscrire voici l'adresse :

Fédération unie des Auberges de la Jeunesse 11 bis, rue de Milan, Paris 9^{ème}, et bonne route... !

CHURCH.

FLASH

Journal des Etudiants du Constantinois
4, Place Lemaire... CONSTANTINE
Téléphone 56-54

Tous les abonnements doivent être adressés à :
M. Henri MANFREDI
17, Rue Damrémont — CONSTANTINE
Téléphone : 40-67
C. C. P. : 1037-14 ALGER



Demain comme hier

une lunette

Ch. Santraille

demeure synonyme de

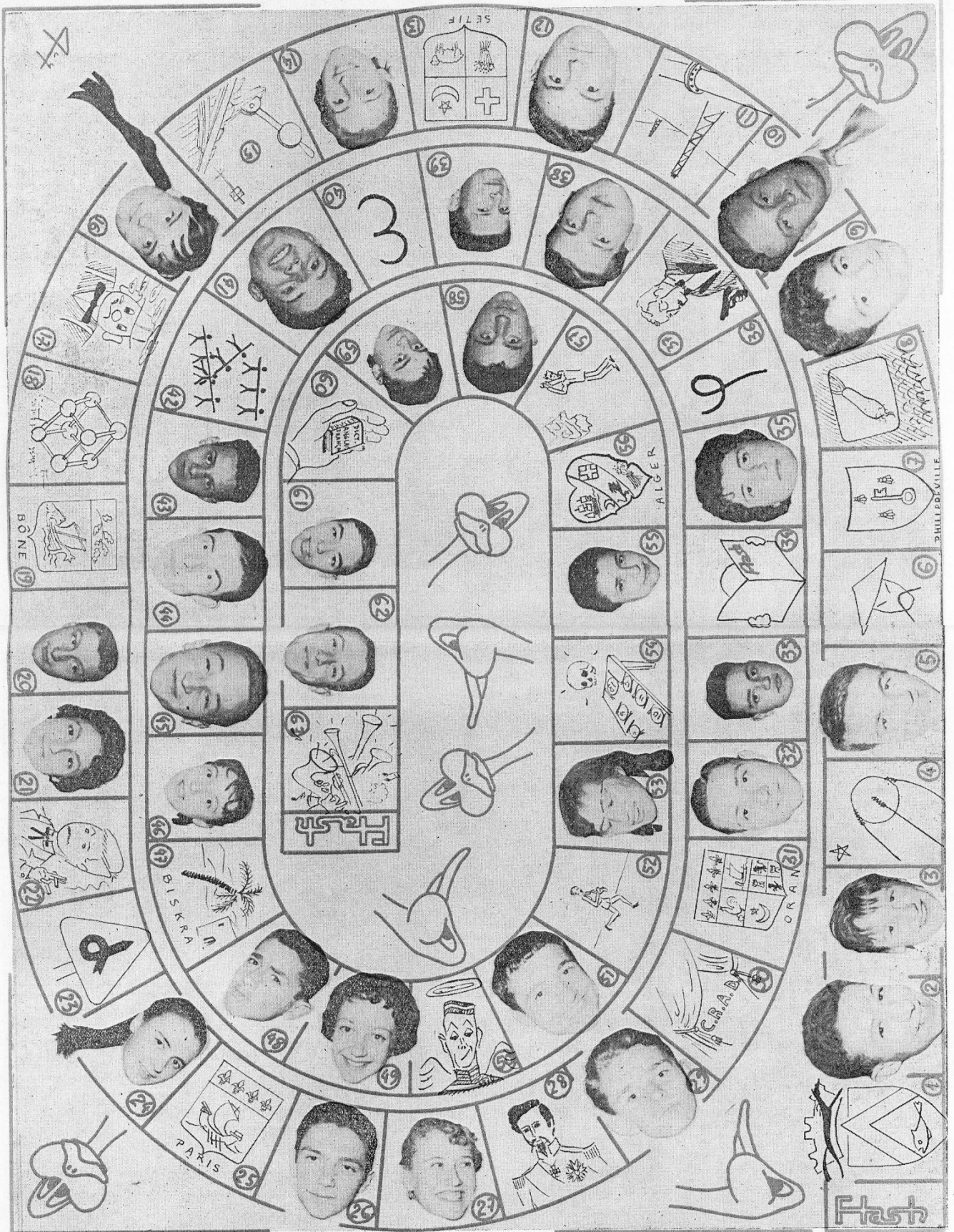
PRÉCISION - CONFORT - ÉLÉGANCE

par son matériel ultra-moderne
ses techniques scientifiques
son choix considérable en verres et montures

La Première et la plus importante Maison d'Optique du département

Jumelles - Compas - Boussoles - Baromètres - Loupes
Instruments d'optique des Meilleures Marques

Tél. : 42-38 — 2, Rue de la Concorde, 2 — C.C.P. 141.34



L'équipe de FLASH entre dans le jeu

Vous connaissez le jeu de l'oe. En voici un d'un nouveau genre. Vous pouvez y jouer selon la règle de votre choix, et avec les pénalisations qui vous plairont. Les dessins se rapportent à des (articles) ou à des événements des deux dernières années de la vie de Flash. (Pour plus de détails, veuillez consulter votre collection personnelle). Pour les portraits, la rédaction se permet de vous donner son avis.

2. Henri HASSAM. A horreur de parler pour ne rien dire. Baratine sans cesse d'un air convaincu. Serait éventuellement un bon philosophe. Indiscuté à la course à pied.

3. Jeannine EPPE. Tire du cheval par sa coiffure, et galope dans la vente de Flash. Danger public (vélo). Visites-éclair pour la santé du journal entre deux compos. Mais les compos sont rares.

5. Jean-Pierre HASSAM. Artiste inné, (dans la cage du souffleur). Recordman du 1.500 mètres (becasse, son souffle). Trouve que le R n' R donne des moult. Entre deux siestes, consent à animer Flash.

9. Gérard MICIELLI. Hésite entre chanteur de charme et valet de chambre désabusé. Rempli de talents qu'il n'entend pas gaspiller. Quel dommage !

10. STORM alias soldat. Explosif. Spécialiste des tempêtes dans les verres d'eau. Va se présenter aux élections : fait ses premières armes sur la scène de FLASH. Son proverbe : « cigarettes, whisky et p'tites pépées »

12. Claude COUDERC. Joue au ping-pong sur un air de jazz. Mangeur insatiable d'alumettes. Fume ses cigarettes comme il nage dans une éprouvette. Quand il est à sec s'occupe de la trésorerie.

14. Françoise GUYOT. Douée en escrime (ce qui lui a valu un bras cassé). En profite pour laisser voguer la galère (vente de Flash). A de l'avenir dans le passé.

16. Jacqueline TURCHINI. Adore Napoléon mais déteste Bonaparte. Esprit arriéré : en est encore à Jean Marais, et le défend contre vents et marées. A une chevelure de taille à gréer un trois-mâts ; cherche à la vendre mais les cours sont en baisse. Trouve que Yul BRYNNER est un homme heureux.

20. Pierre LEBRAT. Gros timide qui se cache dans sa petite mandoline et qui se noie dans un verre de bière (WOLF).

21. Chantal BELLINI. Semble née sous le signe de l'optimisme, mais peut-être n'est-ce qu'une impression. Pèse plus en critiques qu'en volume.

24. Annie GUYON. Se reporter à l'année dernière. S'oppose à l'évolution. Ne progresse pas.

26. Francis CALVAT. Collègue très agréable car orateur remarquable, infiniment remarqué... pour son silence. Colle d'affiches doué. Suite au prochain numéro.

27. Raymonde MAYER. Imité Jacqueline TURCHINI dans son admiration pour Napoléon ; mais ne la suit plus quand il s'agit de Jean Marais. Un peu timide mais sait faire sentir qu'elle est là.

29. Simon-Pierre THIERY. Domine de sa haute taille les petits problèmes du cinéma qu'il condescend parfois à nous exposer. Contre tout ce qui est pour et pour tout ce qui est contre. Ignore les cendriers.

32. Jean-Pierre GHINAMO. Est un bon client de la maison « gel cadoricin ». Porte les pochettes à l'ancienne mode. Vient aussi souvent à FLASH qu'il neige le 15 août en Algérie.

33. Jean-Louis MEUDIC. Inimitable, inestimable, remarquable, inabordable, tireur à l'escrime et surtout au flanc. Aurait besoin d'être attaché, sinon pourrait s'envoler. Fait d'ailleurs du vol à voile. Vient prendre son paquet de Flash quand il n'en reste plus.

Plein d'excellentes intentions, mais s'arrête là.

35. Monique AUSILIA. On la voit rarement à Flash, mais sa présence fait poids. tcha-tcha-tcheuse professionnelle. Spécialisée dans le port des robes sac. Porte-fanion de Flash au lycée Laveran.

38. Gérard DESCAMPS. Joue presque juste du piano. Pense se présenter au « quitte ou double » en géographie, au cas où il échouerait au bac. Malgré les apparences, bourreau du travail : trouve qu'il n'en fait jamais assez pour Flash.

39. Jean-Pierre MAZZIOTTA. Le benjamin de l'équipe. Lorsqu'il éternue ; fait sauter les carreaux Partisan des solutions de force : supporter assidu.

41. Yves ATTOUCHE dit cha-cha. Dort beaucoup, mange encore plus. Organisateur remarquable (de surbouts). A quelques lumières qu'il allume très rarement. Se coupe les cheveux lui-même pour garder l'argent du coiffeur.

43. Bernard DELORT. Paquet de soude caustique, qui n'épargne personne. Parle bien mais doit être illettré ; n'a jamais fait un seul article. L'homme des précieux petits services. A une présence tonique (à cause de la mise en boîte).

44. Claude DELEGLISE. Church ou la cathédrale. Porte mal son nom. Connus pour ses finesses raseuses et ses articles ennuyeux (becasse : la longueur). Lance la mode du débraillé.

45. Gérard GROSCLAUDE. Homme qui semble toujours être dans les nuages et possédant de sûrs talents de dessinateur. Assidu des Platters, on l'a surnommé « only you ».

46. Suzy LEDOUX. Son nom ne l'a pas prédestinée. De sa voix aigre-douce, elle est plus qu'autoritaire quand les intérêts de Flash sont en jeu. A fait placer des montures aérodynamiques sur ses verres de vue pour ne pas qu'on sache qu'elle est "guitche à l'œil". Irrésistiblement attirée par le pot de colle (Bac). Sa personne active et laborieuse est un stimulant pour le reste de l'équipe qui a une tendance prononcée au repos. OUF !

48. Jacques COURET. Etoile des générations montantes. Personnage curieux qui cache son jeu, et gagne toujours. Donne des arguments de poids et pèse lourd dans la balance (des discussions).

49. Michèle BIANCO. Extra bonne camarade. Voyante extralucide. Si vous la regardez, elle ne vous rate pas. S'insurge contre la mode pour être la seule à l'adopter. A tenté de mettre de l'ordre dans les archives. Trempe sa plume dans le vinaigre. Valeur très sûre.

51. Jean-Claude MICIELLI. Titi des faubourgs. Anarchiste sauf en matière de chahut. A une âme de chef. A adopté la coupe de Néron car par modestie il ne doit pas vouloir se mettre en valeur. Collaboration appréciable.

53. Danielle CASSAGNERES. Irait loin sur un tobogan. Sourire angélique. Robe tulipe. Vend bien Flash. Veut faire croire qu'elle croit au père Noël soviétique. Mais on ne croit pas qu'elle y croit. Sur ce croyez à notre sympathie.

55. Denise BY. Profite des réunions pour se faire faire les devoirs de Math. A de la suite dans les idées : bonne vendeuse et bonne camarade.

58. Jean-Michel GATT. Homme providentiel habite face à la Dépêche. Ravitaille Flash en histoires drôles (après s'être ravitaillé lui-même). Parle avec les pieds et les mains. Premier ténor de Flash.

Chante sur une seule note... mais quelle note !

59. Francette VILLANO. Fine mouche mais pas la mouche du coche. Regrette que la rue

Rohault-de-Fleury ne descende pas jusqu'à Stora. Prouve que l'esprit collégien n'est pas inconnu chez nos collégiennes.

62. BENZERNADJI Chérif. Type concentré du flegme britannique. Loufoque sur les bords. Se lance dans des discussions philosophiques mathématiquement développées. (Cf. Synthèse Philo Mathélem.)

63. TOUFIK. Homme digne d'être connu par les organisations de bal. Spécialisé dans la vente de cartes. Ne peut pas garder le derrière sur la chaise pendant plus de trente secondes.

LE CHOIX DE FLASH

Des livres pour vos vacances

I.) LE LIVRE-VEDETTE

LA FRANCE ET SA LITTÉRATURE, par Pierre et Jacques-Henry Borneque I.A.C. Les deux tomes 2.648 fr.

« Un livre qui arrive à son heure pour rétablir la France dans sa primauté intellectuelle sur le monde occidental ».

« Un livre qui en remplace cent ».

Pour les élèves des lycées et collèges : le livre le plus facile et le plus pratique pour apprendre la littérature, faire ses dissertations et réviser ses programmes. Pour les étudiants de l'enseignement supérieur : compagnon fidèle de leurs études et de leur mémoire. Pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui qui trouveront dans cette immense synthèse tous les éléments de connaissances et d'appréciation indispensables.

II.) DES TITRES QUI S'IMPOSENT

L'HOMME, CET INCONNU, par Alexis Carrel, (Livre de poche.) PLUS CLAIR QUE MILLE SOLEILS (La tragédie des atomistes) par Robert Jungk, Arthaud, 1.300 fr.

ART ABSTRAIT, par Marcel Brion, Albin Michel. « Le livre français le plus complet sur la question ».

LA MACHINE À LAVER LES CERVEAUX, par L. Ruff, Hachette, 525 fr. (Aventure hallucinante).

MARS ALLER-RETOUR, par F.L. Neher, préface de Wernher Von Braun, Calmann-Lévy, 845 fr.

LA TERRE S'EN VA, par Louis Jacot, Table ronde, 1.900 fr. (Les astres se déplacent selon des spirales, la terre s'éloigne chaque année du soleil). Un vrai roman.

LE PONT DE LA RIVIERE KWAI, par Pierre Boulle, Julliard, 600 fr. (Le plus grand succès de l'année).

III.) DES COLLECTIONS POUR TOUTES LES CONVENANCES

LE LIVRE DE POCHE. Dernières parutions : La Reine morte par F. de Montherland, L'Or, par B. Cendrars ; Au large de l'Eden, par R. Vercol ; Topaze, par M. Pagnol ; Les Aristocrates, par M. de Saint-Pierre ; Mort à Crédit, par Céline ; Le Journal d'Ann Frank ; Les Neiges du Kilimandjaro, par Hémigway, etc...

HEURES JOYEUSES (Hatier) : 70 volumes d'aventures dans tous les pays du monde. Collection hautement recommandée aux jeunes. Chaque volume : 231 fr.

CLASSIQUES DELMAS. Quelques titres : Le Père Goriot, Dominique, Comédies et proverbes, Pantagruel, La Chartreuse de Parme, etc. Prix aux environs de 400 fr.

LA JOIE DE CONNAITRE. Editions Bourrellier. A la conquête de la Mer, De la rame au moteur atomique ; L'Alphabet de la forêt. Parmi les étoiles ; Les maisons des hommes. La vie des Cités. Les hommes au travail, etc... Chaque volume 460 fr.

TERRE ET HOMMES (Nathan) : Aux sources de l'Amazonie. Les Touareg, derniers seigneurs du Hoggar. En pirogue sur le Niger. Chaque volume 540 fr.

EUREKA (Fleurus). Avec ceux du Cinéma. Les hommes des ténèbres. Hommes et cavernes. Le futur sans fiction. Chaque volume 300 fr.

CARAVELLES (Fleurus) : L'homme qui vivra mille ans. Des aventures dans le Ciel. La Chanson du Cabestan. Chaque volume 270 fr.

DECOUVERTES (Mame) : L'insecte, ce martien et l'homme. Hommes, cavernes et abîmes. Des poissons et des hommes. Route des astres. Civilisation de l'atome. Lueurs sur les soucoupes volantes, etc...

CULTURE SCIENTIFIQUE (Dunod) : Cerveaux géants, machines qui pensent, Douze, notre dix futur. L'urbanisme ou la science de l'agglomération. Un, deux, trois... l'infini.

Pour mémoire, rappel des Collections : Idéal-Bibliothèque ; Bibliothèque verte ; Jamboree ; Signe de Pistes ; La Piéride. Tous ces ouvrages sont en vente à la

LIBRAIRIE CHAPELLE

1, Place d'Orléans, et 15, rue Rohault de Fleury — CONSTANTINE
Téléphone : 21-01

Le numéro : 50 frs.
Abonnement scolaire : (8 numéros) : 350 frs.
Abonnement de soutien : 1.000 fr.

Loi N° 49.955 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal des parutions
Le Directeur-Gérant : J. C. Heberlé.
Imp. Damrémont — CONSTANTINE

« REGARD EN COULISSES »

Une enquête documentaire de Louis BURGAY et Jacques SEBBAH

— Incroyable ! C'est incroyable... C'est INCROYABLE !...
— Alors René qu'est-ce que tu fais ?... Tu as encore raté ton entrée !...

— Pourquoi vous aviez repris ?
— Ne fais pas l'idiot. Tu ferais mieux de suivre au lieu de discuter en coulisses avec Geneviève.

— Voilà j'y suis.
— Bon Georges à toi. Reprends à «... Me faire une chose pareille à moi... ».

Figurez-vous une salle de théâtre vide et noire. Seul un projecteur éclaire le « plateau ». Deux acteurs sont en scène. Parmi eux, les premiers rangs des fauteuils leurs camarades les regardent travailler. Debout, dans l'allée centrale, le metteur

en scène observe et corrige le jeu. Il s'agit de Maurice Guillaud qui nous a invités aujourd'hui, à assister, pour « Flash », à l'une de ses représentations de travail.

— « Les chaussons de René ?
— on ne les trouve pas
— qui a encore pris le panier à accessoires ?
— ...
— Tant pis !... tu répéteras en chaussettes !...
— «...Me voici, Monsieur le Comte ».

— Attention, René ! ne marche pas là, au bord, ce n'est pas solide... d'ailleurs, il faudra mettre quelque chose pour éviter de marcher à cet endroit... un tabouret, par exemple... oui, un tabouret, ça ira ! »

Tout sauf le théâtre

Mais laissons les acteurs travailler et jetons un regard sur ce monde, le plus souvent inconnu du grand public, ce monde qui travaille dans l'ombre, dans « la coulisse » mais qui contribue étroitement au succès ou à l'échec d'une pièce. Nous voyons, en effet, évoluer machinistes, habilleuses, décorateurs, électriciens, etc... Il y a même, ce soir, l'administrateur du théâtre. Ce sera notre première victime.

— « Pourriez-vous s'il vous plaît, Monsieur, nous dire, brièvement, quelles sont vos fonctions ?

— Eh bien ! ainsi que l'indique mon titre, je m'occupe de toute la partie administrative : bureaucratie, comptabilité... en un mot, de tout ce dont on a besoin en dehors de l'interprétation proprement dite.

— Un peu comme l'intendant d'un lycée qui s'occupe de tout sauf de l'enseignement ?

— C'est cela même. Ainsi, je suis chargé des relations avec l'Autorité publique, avec les autres théâtres, les organismes publicitaires, les agences d'abonnement ou de location. Tenez, un

petit détail : je m'occupe des affiches, de leur réalisation et de leur répartition dans les différents quartiers.

— Oui, oui, mais, à l'intérieur même du théâtre, quel est votre rôle ?

— Je suis l'intermédiaire entre la direction et ce qu'on a coutume d'appeler le « petit monde » du théâtre : machinistes, électriciens, ouvrières, etc... mais, ce n'est pas tout : je m'occupe de la location de la salle, répartis les horaires des répétitions, car il est assez fréquent que plusieurs metteurs en scène montent des pièces, parallèlement.

Encore un détail : à l'époque de la générale, c'est à moi de m'occuper de toutes les formalités nécessaires : l'envoi des invitations aux diverses personnalités tant civiles que théâtrales (critiques, représentants des autres théâtres, metteurs en scène et même acteurs) sans oublier les journalistes. Je les répartis aussi sur le plan de la salle en tenant compte d'un protocole bien établi.

— Merci beaucoup, Monsieur. C'est ensuite au tour des habilleuses de nous expliquer la part qu'elles prennent dans ce grand travail d'équipe qu'est le théâtre :

— « Notre travail est simple... du moins à expliquer. Le décorateur de la pièce nous donne les dessins des différents costumes. Mais, nous ne les exécutons pas tous. Vous pensez que nous n'allons pas confectionner un uniforme d'agent de police ou de maréchal... ceux-là, nous les louons. Les autres, nous les confectionnons en tenant compte des données du décorateur, de la personnalité des interprètes... un peu de notre goût, aussi... et de nos crédits.

Il arrive aussi, assez souvent, que de grandes maisons de couture parisiennes habillent tel acteur ou telle actrice. Notre rôle consiste alors à « habiller » au sens propre du mot, les acteurs et à apporter des modifications selon les besoins de la pièce et parfois même les désirs du metteur en scène ou des acteurs eux-mêmes.

Plusieurs acteurs ont, parfois aussi, besoin de perruques ou simplement de nattes. Nous les louons après en avoir choisi la teinte et la forme.

Nous devons, aussi, nous occuper du maquillage des acteurs, mais notre part est le plus souvent réduite car chaque acteur préfère se grimer lui-même.

— Merci bien mesdemoiselles.

Imaginez, maintenant, une jeune fille d'une vingtaine d'années. Cheveux courts, col roulé bleu-jeans maculé de peinture, ballerines. En un mot : la décoratrice.

A elle, aussi, nous avons posé la question rituelle « que faites-vous ? ».

— « Je brosse les décors.

— C'est à dire ?

— Et bien voilà : on me donne une maquette (car il ne m'arrive que très rarement de le faire moi-même), je l'exécute sur les montages que me font les menuisiers en tenant compte des dimensions voulues. La maquette est, en effet, découpée en panneaux de tailles souvent différentes et que l'on peint séparément.

— Votre rôle à vous, est donc essentiellement de peindre ces panneaux ?

— Oui.

— Comment ?

— Oh... je ne peux vous l'expliquer... j'improvise selon mon goût et en laissant libre cours à mon imagination. Je tiens compte, bien sûr, des exigences du texte de façon à rendre, le plus possible, l'atmosphère voulue. Cela est d'ailleurs grandement facilité par le choix des couleurs.

Il est évident qu'avant de peindre, je dois composer mes teintes en délayant des poudres dans de l'eau.

Je pars de trois couleurs fondamentales et cherche le ton. Lorsque je suis satisfaite de mes essais, j'ajoute de la gélatine qui permet à la couleur de tenir sur la toile.

Nous réalisons un premier montage sur la scène pour apporter les modifications voulues et rendre le tout cohérent.

Le décorateur chef et moi nous nous occupons ensuite de ce décor de façon à le rendre le plus « réel » possible. Nous choisissons tout, depuis le tapis, le fauteuil jusqu'aux moindres bibelots susceptibles de faire de ces quelques panneaux de toile peinte une pièce habitable et naturelle.

— « Bon, suffit pour ce soir ! Demain, soyez tous ici à trois

heures. Soyez tous là, car nous devons faire tous les enchaînements du II. Il faut avoir fini demain, car, après-demain, nous n'avons pas la scène ».

Après avoir, ainsi, congédié ses acteurs, le metteur en scène procède au réglage des éclairages.

Nous assistâmes, alors, à un long et fastidieux dialogue entre le metteur en scène et les électriciens, dialogue dont nous vous

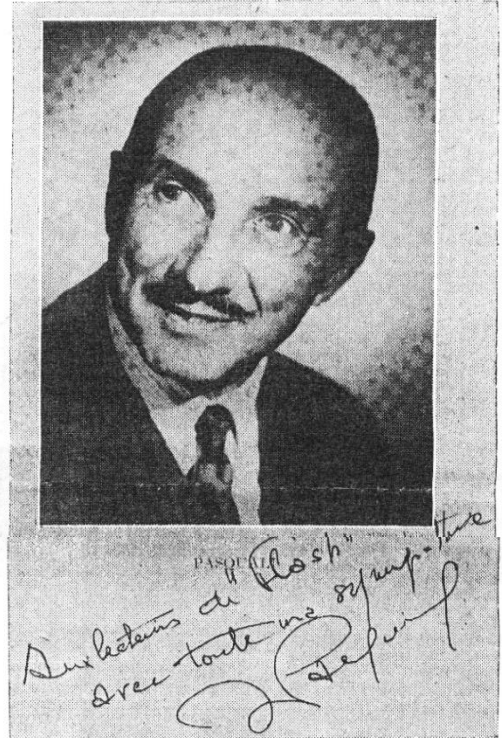
ferons grâce. En voici, pourtant, quelques bribes :

— « Mets tous les projecteurs au maximum.

— Voilà !

— Diminue le « un » jardin : 9-8-7-8. Là, ne le touche plus. Prends le « deux » jardin : 9-8-7, laisse à 7... Non ça ne va pas. Passe le « trois » cour de 7 à 6. Là, c'est mieux.

Ah ! la fenêtre ne ressort pas bien ! Passe un écran bleu sur le projecteur quatre ; parfait ! »



Un monde qui travaille dans l'ombre

Nous sommes maintenant de « l'autre côté » du rideau, sur le « plateau », avec le chef machiniste.

Un monde nouveau s'ouvre à nous. Nous éprouvons, on ne sait pourquoi, une drôle de sensation... une sensation un peu comparable à celle que l'on ressent lorsqu'on pénètre dans un sanctuaire ou un musée.

La première chose qui nous frappe est la dimension de la scène. Vous le comprendrez en sachant que la place occupée par le décor d'une pièce qui n'est pas « à grand spectacle », ne représente, à peu près, que le tiers de la scène... (Ceci est général et dépend, évidemment, de la dimension du théâtre lui-même.)

Répondant à notre question, le chef machiniste nous explique comment on monte un décor :

— « Le décor se divise en deux parties. D'abord les panneaux que l'on place sur le sol. Ils ont de un mètre cinquante à trois mètres de haut, et de quarante centimètres à deux mètres de large. Ces panneaux glissent dans les rainures, les « coulisses » pratiquées dans le plancher de la scène.

— Ce sont des planches amovibles que l'on voit sur le sol !

— Oui, c'est cela. Nous consolidons ces panneaux par des poteaux et des lattes de bois que nous clouons.

Ces panneaux de toile constituent l'ossature du décor (murs etc...). Il nous faut ensuite le compléter (et c'est la deuxième partie) en plaçant le plafond (ou le ciel), le fond etc... Pour cela, nous abaïssons des toiles.

(Levant les yeux, nous apercevons des rangées de toiles placées parallèlement au rideau de scène. Il y a beaucoup et nous étions loin d'imaginer leur présence.)

— « Ainsi, supposez que nous voulions représenter un ciel. Nous abaïssons des toiles bleues. Ces toiles sont dans des pans différents. Nous descendons plus ou moins ces toiles selon qu'elles sont placées dans les premiers ou derniers plans. Ceci a pour but de cacher le haut des panneaux.

La perspective nécessite, en effet, des panneaux plus ou moins hauts selon qu'ils sont placés dans les derniers ou premiers plans. Ces toiles, identiques, placées dans des plans différents et à des hauteurs différentes, uniformisent le haut du décor et lui donne plus de relief. »



D'EINSTEIN à KANT en passant par PASTEUR... D'EINSTEIN à KANT en passant

MATHEUX OU COMATEUX

Rachitique intellectuel ! Aspect ignare ! Plagiat ! Quel est donc ce monument de science, cet abîme de connaissances qui se permet de telles insultes. Sans doute ce surhomme va succéder à Einstein pour pouvoir traiter les Philos de si cavalière façon.

Sans me permettre de pareilles insanités, je pourrais te traiter de fait présomptueux, ô toi, grand manitou. Mais sans doute est-ce là un péché de jeunesse. Comment, tu te permets de traiter de minus des élèves qui, comme toi, sont normalement constitués, sains de corps et d'esprit ! Sans doute, tu les domines du haut de ta science. Mais, est-ce que tu as seulement considéré que les Mathématiques ne sont qu'une infime partie de la philosophie ?

Que des philosophes comme Platon ou Proudhon soit à toi ce qu'est la terre par rapport au grain de poussière ! Si tu le veux, reporte-toi au bon la Fontaine qui disait à peu près : « Dieu nous créa tous bessaciers, mais il fit pour nos défauts la poche de derrière, et celle de devant pour les défauts d'arrière ».

Pour en revenir à la Philosophie, qui d'après toi, n'est « qu'un amas confus de mesquineries chétives et sans valeur, en un mot une piètre chose » nous pouvons, nous Philos, dire sans crainte de fanfaronner, qu'elle est la mère de toutes les disciplines scientifiques. (D'où, conclus !).

D'autre part, le parfait matheux, (je ne parle pas du matheux, celui-là est plutôt comateux), ou le parfait Sciences-Ex. ne se permet pas de railler son collègue de Philo de telle manière, au contraire, il se plait à discuter avec lui de sujets (de Philosophie, évidemment) qu'il n'a pas bien compris. Car, ne t'en désole, cher Co-Matheux, même les scientifiques s'abaisent à faire de la philo, et il faut avoir un niveau intellectuel bien bas pour ne pas admettre que

cette discipline ouvre l'esprit d'une manière que nous ne soupçonnons même pas avant d'en avoir fait.

Tu écris à la fin de ton article : « Qui aime bien châtie bien ». Mais tu n'as pas considéré que tu l'as châtié toi-même en élaborant péniblement (sans doute plus que cela) ce que tu considères sans doute comme un chef-d'œuvre. Car cet amas confus de paroles creuses aura montré à tous les lecteurs de Flash ta débilité mentale, ainsi que ton incommensurable suffisance.

Un ancien Philosophe.



Entre femmes : Penses-tu que Jacqueline soit capable de garder un secret ? Oh oui, elle ne révèle jamais qui le lui a dit !

Au conseil de révision, sous l'œil étonné et effrayé des futurs conscrits, se présente devant le médecin, un centaure. Celui-ci l'ausculte, le fait tousser, puis le regardant des pieds à la tête : « Vous ne pouvez faire le service vous avez les pieds plats ! »

Quand un article « Explosif » fait long feu

Le mois dernier, un article intitulé « Monsieur Bons Offices N° 3 vous parle », un brillant philosophe, du moins je le suppose, puis-que cette prose n'était même pas signée, calomniait les Sciences-Ex.

La lecture de ces élucubrations oseuses provoqua diverses réactions chez les Scientistes : Les uns mirent en application le diction « Bien faire et laisser braire », d'autres décidèrent de répondre à ces sarcasmes ne serait-ce que pour montrer que les Sciences-Ex. ne sont pas, mais pas du tout éteints.

Ainsi notre première critique portera sur le titre de l'article « Monsieur Bons Offices N° 3 vous parle ». Non seulement le déplorable auteur de cet article brumeux doit s'interdire à jamais de se croire l'égal de Messieurs Beeley et Murphy, mais encore le serait-il vu les résultats obtenus par ceux-ci, il serait permis de douter de ses capacités.

Pour ce qui est de l'insignifiance des Sciences-Ex., permettez-moi Messieurs les Philosophes de vous rappeler que la classe de Sciences-Ex. prépare aux carrières médicales et à de nombreuses carrières techniques.

Est-ce en philosophant que vous guérez une mauvaise grippe ? Et si c'est en philosophant que vous comptez construire votre maison, vous avez des chances de coucher longtemps à la belle étoile !

Si, comme aux premiers temps de l'humanité, l'homme était obligé de tuer un animal pour se vêtir de sa peau, nombreux seraient ceux qui, parmi vous, iraient tout nus...

Alors vous rendez-vous compte Messieurs « nos aînés » de votre « insignifiance » ? Celle-ci se manifeste même aux cours de gymnastique auxquels assistent quelques Matheux, les Sciences-Ex., mais de Philo point du tout. Il est vrai qu'il n'est pas agréable de dévoiler aux yeux de tous, une broche naissante, ou une cellulite envahissante.

Nous ne vous en voulons pas Messieurs les Philos, car la perfection n'est pas de ce monde, mais à l'avenir montrez moins de hargne dans vos écrits et avant de discuter au sujet de la paille que nous avons dans l'œil, pensez à la poutre qui se trouve dans le vôtre.

LES SCIENCES-EX.

POUR CONCLURE

Vous avez peut-être lu, le mois dernier, l'article intitulé « Philos à l'honneur ». L'auteur critiquait violemment les philos et la philosophie, s'appuyant sur Proudhon et sur des affirmations toutes gratuites.

Mon intention première était d'y répondre point par point, de prouver en quoi nous, philos, ne sommes pas intellectuellement « rachitiques », en quoi Proudhon se trompe, en quoi la philosophie n'est pas « un amas confus de mesquineries chétives ». Mais mon article aurait été trop long — car tout était à réviser —. Aussi ai-je pensé que la meilleure défense de la philosophie — et, par là même des philos — était de la définir, de la préciser, d'en montrer la grandeur, la beauté même...

Contrairement à ce que prétend Proudhon, la philosophie a déterminé son objet et son domaine. La philosophie en effet est essentiellement une recherche qui vise à atteindre l'Être, c'est-à-dire le fondement dernier des choses. Toutes ses entreprises ont ce sens profond. Son domaine, c'est l'Homme autant que le monde ; et, plus exactement, les rapports de l'Homme avec le monde. La philosophie étudie l'Homme dans tout ce qu'il est, dans sa personne, dans sa vie, dans son action. Elle est infinie parce que son domaine est infini, parce que l'esprit de l'Homme est infini. Les mathématiques ne sont elles-mêmes qu'une branche de la philosophie, en ce sens que c'est la philosophie qui les définit, qui étudie leurs démarches, qui raisonne sur elles. L'on a coutume de dire que les mathématiques s'arrêtent là où la philosophie commence ; cela est faux, car la philosophie commence bien avant les mathématiques — puisqu'elle les englobe — et ne se termine pas.

Je ne vous cacherais cependant pas que le véritable philosophe se doit d'avoir un certain penchant pour les mathématiques : la cosmographie l'intéresse, parce qu'elle lui semble complémentaire de la philosophie ; elle en est, pour ainsi dire, l'application pratique, en ce sens que, connaissant mieux les rouages du monde, le philosophe est encore plus émerveillé : l'impression de force sereine et d'ineffable grandeur que produit en lui la Cosme fait mieux apparaître à ses yeux la petitesse physique de l'homme, et sa puissance spirituelle. Sur le plan algébrique, le philosophe aime, par exemple, tracer les courbes de fonctions à l'énoncé rébarbatif ($y = a \times 3 + px + 9$), car, une fois qu'elles déroulent leurs sinuosités sur le papier, il se sent content d'être tombé juste, d'avoir accompli un travail plein d'exactitude. Ce goût de l'ordre et de la logique, c'est la philosophie qui le donne ; car la philosophie est plus rigoureuse qu'une démonstration mathématique : tout doit être pesé, prouvé ; les arguments doivent s'aligner convenablement ; il faut prévoir les critiques, y répondre d'avance. Les mathématiques reposent sur quelques postulats ; les nôtres c'est nier toutes les mathématiques normales, et bâtir de nouveaux systèmes qui, eux-mêmes, s'appuient sur des postulats : Riemann et Lobachevski ont ainsi refusé les postulats d'Euclide et d'Archimède ; mais les systèmes qu'ils ont échafaudés sont aussi fragiles que ceux qu'ils ont détruits. Dans la Philosophie, au contraire,

il n'y a aucun postulat : ce dont l'on part est aussi bien démontré que ce à quoi l'on aboutit.

De plus la philosophie est moins abstraite que les mathématiques : de tout ce que la philosophie étudie, nous avons, sinon l'expérience, du moins l'intuition. Même ce qu'il y a de plus métaphysique dans la philosophie — le Temps, l'Espace, l'Objet, Dieu, la Valeur — ne nous est pas inconnu : la philosophie met en jeu notre subjectivité, notre psychisme. Rien de tout cela dans les mathématiques. Avez-vous jamais eu l'ex-

périence intime et singulière, subjective et incommunicable, de la fonction $y = \frac{ax + b}{cx + d}$?

Ce qui, dans la philosophie, nous est le plus étranger, le plus indifférent, c'est la logique — parce qu'elle rejoint presque les mathématiques. Ce qui, dans les mathématiques, est pour nous le plus intéressant, le plus attrayant, c'est la Cosmographie — parce qu'elle rejoint presque la philosophie.

D'ailleurs, la philosophie est beaucoup plus pratique que les mathématiques en ce sens qu'elle nous apprend la vie. Or en quoi la courbe représentative d'une fonction cubique peut-elle vous donner une certaine expérience de la vie ?

La philosophie nous élève et nous abaisse tout à la fois.

Elle nous abaisse parce qu'elle nous fait prendre conscience de notre finitude.

Elle nous élève parce qu'elle nous enseigne que, en prenant conscience de notre finitude, nous la dépassons.

Elle nous abaisse parce qu'elle nous montre la toute puissance de Dieu.

Elle nous élève parce qu'elle nous fait comprendre que l'Homme est grand par son esprit, puisque son esprit cherche, conçoit, découvre et définit Dieu.

La philosophie nous transcende parce qu'elle nous prouve que l'Être de l'Homme n'est pas la mort, que la mort n'est qu'un accident organique, que l'Homme peut survivre au delà de sa mort parce qu'il se consacre à une Valeur pour laquelle il sacrifie parfois sa vie, et qui, par là, l'immortalise.

La philosophie transcende l'Homme parce qu'elle comble son esprit avide de savoir, parce qu'elle lui inculque la sérénité et qu'elle est l'expression de cette aspiration de l'Homme à se dépasser sans cesse.

Ce qu'exprime cette admirable phrase d'André Malraux :

« J'ai appris qu'une vie ne vaut rien, mais que rien ne vaut une vie ».

E. M.

LETRE D'UN MATHEUX

Mademoiselle, De même que la terre est attirée par le soleil, je suis attiré vers vous en raison inverse du carré de notre distance réciproque. C'est une permutation circulaire que mon âme effectue autour de vous. Tout s'annule sauf le discriminant de mon cœur. C'est en vain que je veux vous oublier depuis le jour où le faisceau harmonieux de vos beaux yeux s'est projeté stéréographiquement sur moi. Je ne songe qu'à vous dont les charmes paraboliques sont infinis et la qualité incommensurable.

Vous êtes le lieu géométrique de mes pensées, l'axe focal de mes soupirs, le point de concours de mes rêves, la polaire de mon cœur.

Il existe entre vous et moi un intervalle qui n'admet pas de racine double. Quand je considère la sphère de beauté dont vous

êtes le centre, j'abandonne la formule de Newton pour le principe de Pascal où l'attraction se change en pression, c'est-à-dire une force à laquelle rien ne résiste. Son point d'application est mon cœur, sa direction est vous, son intensité mon bonheur.

Avec un multiplicateur tel que vous et un multiplicande tel que moi, à quel produit n'arriverions nous pas ? Additionnez les résultats et voyez si vous devez persister dans un dédain qui n'a d'égal que la tangente de $\pi/4$ sur 2, qui na, comme quotient, qu'une fraction d'espérance, et le suicide pour reste.

O projection orthogonale d'un astre sur la terre, ayez pitié de moi ! vers vous mon cœur s'élance comme une hyperbole vers l'infini.

PAUL ARIZET.

Les Belles Vacances...

Vespa



STATION-SERVICE

24, Avenue Anatole-France. — Téléph. : 32-15

CE DIAMANT AUX FEUX OBSCURS

« Ce diamant aux feux obscurs, ce miroir où se reflète la part invisible du monde : Gérard de Nerval... » (1).

Après une jeunesse insouciance, la fréquentation de la bohème romantique, l'impossible amour d'une actrice dont l'obsession le conduisit à la folie, il mourut tragiquement.

Si sa gloire posthume fut inexistante, et si elle n'apparut qu'après un siècle, aujourd'hui, Gérard de Nerval occupe la place qu'il mérite, au premier rang des lettres du XIX^e siècle. Sa vie transparaît dans ses œuvres, si bien qu'en étudiant celles-ci on connaît l'homme.

Le 22 mai 1808 naquit à Paris Gérard Labrunie, qui prendra le pseudonyme de Nerval du nom de la terre que ses ancêtres maternels possédaient près de Senlis. Son père était médecin militaire dans les armées de Napoléon, après avoir été jeune soldat de la Révolution. Quelques jours après la naissance de son fils, il part rejoindre l'armée du Rhin, en emmenant sa femme qui meurt bientôt en Silésie à 25 ans. On perd alors la trace du médecin militaire, qui participe à la campagne de Russie.

D'abord placé en nourrice à Loisy, Gérard est ensuite élevé à Morte Fontaine par son grand oncle maternel Antoine Boucher. Dans la bibliothèque de celui-ci il trouve de nombreux livres d'occultisme et de magie, des œuvres des encyclopédistes. Ain-

si, son style, il le devra à Rousseau, Montesquieu, Voltaire, et son esprit sera toujours tourmenté par les écrits des néo-platoniciens. A travers ces néo-platoniciens, il pénètre dans un monde chimérique, tourmenté, où il perdra enfin la raison. Sa jeunesse s'écoula aimable et frivole : dans une campagne isolée au milieu des bois où il joue surtout avec les fillettes de son âge qui lui procurent une sentimentale et affectueuse consolation. « Sylvie » retrace ces jeunes années où il pleura la mère qu'il n'a jamais connue. Mais il quitte cet oncle « qui eut la plus grande influence sur (sa) première éducation ». En effet son père revient en 1814.

L'apparition d'un génie

L'enfant quitte Morte Fontaine pour suivre à Paris le médecin qui, admis à la retraite, s'installe à titre civil. C'est un homme rude, égoïste qui ne comprend pas la sensibilité de son fils. Gérard fait de sérieuses études au Lycée Charlemagne où il noue une immortelle amitié avec Théophile Gautier. L'année de sa rhétorique il traduit Faust et devient presque célèbre : le Grand Goethe ne cache pas son enthousiasme et déclare au jeune homme qu'il ira loin. « Le destin lui a donné raison, dira plus tard Nerval, en me donnant le goût des voyages ! ».

Sorti du Lycée avec son baccalauréat complet, il fréquente rue Notre-Dame des Champs le salon Victor Hugo où il se fait remarquer. Puis il brille au Petit-Cénacle qui se réunit dans l'atelier du sculpteur Jehan du Seigneur. Ensuite, majeur et momentanément aisé, il va habiter l'hôtel du Doyenné au cœur de Paris, dans un quartier aujourd'hui disparu de l'île St-Louis berceau du Romantisme. Il y a là Gautier, le peintre Rogier, son ami Arsène Moussane, Chasse-riau un autre peintre et toute une jeunesse dorée. « On donnait des bals, des soupers, des fêtes costumées ».

Aucune inquiétude ne transparaît dans ses premières œuvres. Il fait connaître à ses contemporains les maîtres allemands. Il compose un conte : *La main de*

gloire où l'humour domine, se joignant à la magie. En poésie il « ronsardise » et compose des odes. Mais bientôt son inspiration est bouleversée.

En 1836, date mémorable, Gérard de Nerval, à vingt-huit ans devient amoureux d'une actrice comédienne : Jenny Colon que Gautier décrit : « une fort jolie femme, au teint blanc délicat, avec quelque chose de soyeux, comme une feuille de camélia ou de papier de riz... » Notre poète croit voir revivre Adrienne qu'il aimait un jour à Morte Fontaine et qui, sans doute, mourut au couvent. Il passa des lors toutes ses soirées au théâtre à contempler, de loin, celle qui sera la cause de ses folies. On sait mal s'il put vraiment se déclarer malgré les bouquets et les billets qu'il envoyait, toujours est-il que cet amour blessa profondément le cœur de ce rêveur et que le souvenir de Jenny le hanta jusqu'à sa mort. Des lettres, qui ne furent sûrement pas lues par leur destinataire, il fit ce recueil où Jenny s'appelle Aurelia, fait des visions « qui doivent à la rêverie éveillée plutôt qu'au sommeil ».

L'inspiration est romantique, mais le style et l'expression sont du plus pur classicisme. Or il commet l'imprudence de lui découvrir que c'est une autre qu'il a aimée en elle... Jenny Colon épouse un obscur flûtiste de l'orchestre.

Ses malades internes...

Gérard part alors pour l'Allemagne. Mais le Romantisme allemand (« Sturm und Drang ») n'est pas fait pour l'apaiser. Il tombe malade et devient l'objet de fréquentes hallucinations. Rentré à Paris on le rencontre au Palais-Royal, traînant une langoustine vivante au bout d'une fourchette bleue, une autre fois, il tente de se dévêtir en chantant. A trente-trois ans, il entre dans une maison de repos à Picpus, mais il doit la quitter pour la maison de santé du docteur Blanche à Montmartre. Il sort à l'automne momentanément guéri. L'année suivante il visite l'Égypte et l'Asie mineure, d'où il nous rapportera un chef-d'œuvre « Le voyage en Orient ».

Son rêve s'épanouit en toute liberté puisque Jenny est morte. Il poursuit pourtant sa chimère

et mêle à son aspiration sentimentale une aspiration religieuse. Il séjourne au Caire, en Syrie, à Beyrouth en Terre Sainte. Au Liban il se lie avec une jeune fille, Sulema qu'il croit connue à son idéal, il la quitte pour aller à Constantinople. Il rentre en France par Malte et Naples. Il a encore des hallucinations. Il visite Pompéi en compagnie d'une jeune Anglaise qu'il appellera Octavie. Son initiation au culte d'Isis le marquera toute sa vie. L'Italie est le cadre de ses aspirations amoureuses. Enfin le voici à Paris.

Entre ce retour et un deuxième internement il va s'écouler dix ans, paisibles en apparence, mais son esprit ébauche des œuvres qu'il n'écrit jamais. Son activité littéraire est intense, il écrit dans plusieurs journaux.

S'il est lucide et sain, il ne peut vivre hors du rêve. Il traduit Heine, fait représenter, en collaboration avec Alexandre Dumas des pièces de théâtre en général médiocres : « Léo Burkat » et « Piquillo » (écrit pour Jenny Colon). Il rédige aussi des livres pour plusieurs musiciens : Berlioz « La damnation de Faust ».

« Les Monténégrins » est mauvais ; pour Listz « L'imagerie de Harlem ». Seule une courte comédie « La Corilla » a survécu. Pendant cette époque il visite la Hollande et se rend à Weimar. Mais bientôt, nouveau retour à Paris où des signes d'une nouvelle crise apparaissent : Une nuit il veut se jeter dans la Seine et son ami Heine est obligé de le conduire dans une maison de santé. Il en sort un mois plus tard avec risques de rechute. Il se met à écrire « Sylvie » qui paraît dans « La revue des deux mondes ». Il publie dans « L'Artiste » des souvenirs où l'on retrouve ses obsessions « La Bohème galante, Lorey. Les nuits d'octobre ». Il doit une nouvelle fois entrer à la clinique du docteur Blanche (le fils) à Passy. Cependant il est à noter que Nerval n'a jamais été intoxiqué que par le rêve et son aliénation n'a rien de morbide ou de malsain. Le rêve n'a jamais été provoqué ni par l'alcool ni par les stupéfiants.

Cette fois-ci il s'installe pour un long séjour et reçoit même des amis. Le docteur Blanche

modéré et clairvoyant autant que sage ne le laisse sortir qu'en mai 1854. Pendant neuf mois d'internement il rédige et remanie « Les Chimères » sonnets qui sont un pur trésor de la poésie française. Sa poésie devient ésotérique, orphique, tout mot est un symbole, une suggestion, une mélodie, il réalise par anticipation ce que vont chercher à faire les Symbolistes, Mallarmé et ensuite Valéry.

Aussitôt libéré Nerval part pour l'Allemagne mais sa guérison est fragile et menacée. De retour à Paris, toujours avide de publier il se remet au travail, écrit, se fatigue, s'excite si bien que le 6 août il est obligé de retourner et pour la dernière fois chez le docteur Blanche. Il s'échappe, revient, se croit guéri. Finalement il fait appel à la société des Gens de lettres pour être libéré. Malgré les réticences du médecin qui s'acharne à éviter le malheur qu'il prévoit Gérard s'en va. Hélas ! il est au plus mal. Cependant il émerge toujours ses interlocuteurs par sa conversation brillante, son esprit, son érudition. L'hiver 1854 est rude, il n'en souffre pas, il est déjà désintéressé des épreuves matérielles.

...et sa disparition

Le 26 janvier 1855, à l'aube, Gérard de Nerval fut trouvé pendu dans la rue de la Vieille Lanterne, ignoble ruelle sordide à

l'endroit où se dresse aujourd'hui le théâtre Sarah Bernhardt. Il avait quarante-sept ans. Suicide, assassinat ? Ce mystère n'a jamais été éclairci, les deux hypothèses sont plausibles, aussi bien l'une que l'autre.

Le monde des lettres avait aimé ce poète maudit ; ses amis et surtout Théophile Gautier ne le laisseront jamais en peine. Le docteur Blanche lui-même le soigna avec dévouement et fut presque un père pour lui. L'épanchement du songe dans la vie réelle « a intoxiqué jusqu'à la folie l'auteur d'« Aurelia ». Il a aimé à ressusciter les vieilles légendes du Valois et le Folklore germanique, il s'est plu dans le passé, il a transfiguré les paysages de son enfance, il s'est réclamé des visionnaires. Mais surtout le mal qui l'a rongé ce fut l'atroce souvenir de ses amours chimériques et douloureuses. Il s'identifie à Faust et se compare à Prométhée, qui humilié dans son orgueil et mutilé dans sa chair, attend dans l'angoisse l'heure incertaine de sa délivrance. En guise d'épitaphe, nous placerons ici les paroles que sur sa tombe prononça Henri Heine. « C'était vraiment plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange quelque banal que soit le mot ! ».

ALAIN FERY.

(1) Thierry Maulnier : Introduction à la poésie française.

Armand GORDON et son Jazz-Band: Une réussite JMF

Il est 7 h. : il y a à peine 1 heure que notre théâtre municipal fermait ses portes, encore tout retentissant des derniers braves. La bonne humeur, la joie illuminent tous les visages sauf peut-être ceux de vieux grincheux qui étaient venus en ne s'attendant pas à ce que la première fois que je voyais une formation de Jazz sur scène et ma foi, ça n'a pas trop mal marché. Oui bien sûr, j'ai souvent entendu du Jazz à la radio, ou enregistrements. Mais ce n'est pas du tout la même chose. Quand un disque d'Art Tatum ou de Jelly Roll Morton ou de Coleman Hawkins tourne sur mon pick-up, une nouvelle ambiance naît dans ma chambre, ambiance dans laquelle je me plais fort mais voyez-vous, quand un orchestre de jazz évolue sur scène, c'est tout autre atmosphère qui vous enveloppe : vous avez l'occasion alors de « vivre » véritablement des instants « dans le jazz » : les musiciens ont le don de faire vivre les notes, les thèmes musicaux, ils ont le pouvoir de recréer parmi vous, tout un style — c'était aujourd'hui le « Style New-Orléans » — toute une époque.

Je vois très bien certains lecteurs qui, lisant ces lignes, auront envie de piller le journal en s'écriant dédaigneusement « voilà un ravagé du Jazz ! il est incapable d'apprécier « La » Musique ». Eh bien non, détrompez-vous. Je suis loin d'être ce qu'on appelle aujourd'hui un « Fan ». Et pourtant qu'on ne me dise surtout pas que la musique classique est quelque chose de plus valable. Surtout pas. Ces 2 musiques représentent 2 genres absolument différents. Il est inutile de les comparer, autant se demander lequel du cheval ou de l'oiseau est le mieux. Il y a différentes sortes de chevaux ou d'oiseaux comme il existe différentes sortes de musique classique ou de musique de Jazz, on peut préférer un canari à un perroquet, œuvre de Verdi à celle de Puccini, un

thème de Fats Waller à un Blues de Sidney Bechet mais il est impossible de ne pas aimer Jimmy Mac Partland parce qu'on aime Beethoven. Chacun son goût, soit ; mais il me semble qu'on ne peut plus nier aujourd'hui l'influence du Jazz car c'est à peu près le seul genre de musique qui représentera plus tard le XX^e siècle et au fond s'attaquer au jazz c'est prendre à parti notre mode de vie actuelle ; cette vie surexcitée, « Survoltée » que nous menons depuis l'avènement de cette musique... Mais ne perdons pas trop de vue Armand Gordon et son ensemble. Le conférencier Marc Meunier Thourout nous présentait d'abord tous les interprètes : ils sont jeunes, tous très sympathiques, avec plus ou moins de barbe au menton. C'est d'abord Roll Burrier à la trompette, dont le soufflet et la puissance étonnent plus d'un amateur, puis le « Farouk du Jazz », Wané Hinder à la clarinette dont les solos furent toujours très applaudis, ensuite Napi Roland au trombone, très apprécié par ces jeunes demoiselles ; au saxo soprano, cet instrument qui prit le rang de vedette avec S. Bechet. Michel Ahénoux, joueur de Jazz professionnel, puis au banjo, Jacques Rebreynd qui nous amusa beaucoup avec ses pas de danse à la batterie, le trépidant Raph Pujalte qui tint souvent en haleine, enfin au piano Armand Gordon qui se révèle être un excellent accompagnateur et dans ses solos, un étonnant virtuose.

L'Orchestre Armand Gordon est avec celui de Claude Luter, l'orchestre européen qui ait réussi le mieux à assimiler le jazz, art essentiellement noir à la base. C'est que, on le sent très bien. Armand Gordon est « Amoureux » de la musique qu'il interprète. Ce soit il nous a fait entendre, pour la plus grande joie de tous, des refrains, des blues, des swings, connus du grand public, ou de l'amateur parmi lesquels le Charleston,

High society, blues in the air, la seine, south Rampart Street parade, l'enterrement à la Nouvelle-Orléans, St-James Infirmary » et pour terminer, le fameux « Saint Louis Blues ».

Après la représentation, j'ai questionné plusieurs spectateurs : eh bien voyez-vous j'ai pu en distinguer 2 groupes : les disant « intellectuels », et les sentimentaux : les premiers ont fait des tas de critiques : « La seconde partie était moins bonne que la première... Ils ont esquiné l'enterrement », je l'ai entendu à Paris par Sam Price, c'était drôlement mieux... Ça ne vaut pas le jazz américain... Le trompettiste m'a déçu... Le clarinetiste n'avait pas de souffle, etc... » (il y avait aussi parmi ces « penseurs » des individus qui faisaient des critiques parce qu'il était « inconcevable » de sortir d'un spectacle sans en faire...).

Les autres ont vibré avec la musique, ils ont marqué le rythme des derniers morceaux ; ils ont crié à la fin « Une autre », ils avaient enfin passé une bonne soirée. Une question se pose alors : Doit-on apprécier l'art en le pensant ou en le sentant ? Il me semble que c'est gâcher en quelque sorte le plaisir que de réfléchir à chaque instant sur les critiques qu'on pourrait faire à telle représentation théâtrale ou à telle audition d'un concert. Et particulièrement pour cette musique de jazz qui est plus faite de vitalité que de réflexion !

Puisque c'est Armand Gordon et son Ragtime Jazz-Band qui a terminé cette saison J.M.F., nous remercierons, pour conclure, les Jeunesses Musicales Françaises pour les excellents programmes qu'elles nous a proposés cette année.

De José La Véga à Armand Gordon, Bravo J.M.F. et... à l'année prochaine !!!

JEAN-RAY.

BONNES PAROLES

Salut, vieux... A propos, que penses-tu de FLASH ?

— O, toi, avec ton FLASH, tu commences à m'énervier. Qu'est-ce tu veux que ça me f... !

— Excuse-moi mon vieux, mais j'ai besoin de critiques pour le bon fonctionnement de FLASH, — ... ! ?

— Tu n'as pas l'air de bien me comprendre. Je vais t'expliquer. Voilà, FLASH voudrait satisfaire tout le monde, aussi bien jeunes qu'adultes, garçons ou filles. C'est pourquoi je te demande ce que tu penses des articles pour le lire sur notre journal. Bien entendu, réponds-moi franchement.

— Ben, voilà ! ton FLASH, c'est très bien, mais seulement pour certains articles. Les autres, ma foi, ça ne vaut pas grand chose. Il n'y a même pas d'articles sur les professions que les jeunes pourraient faire plus tard. Pourtant ton FLASH, qui se vante d'être un bon journal, pourrait faire allusion, une légère allusion, certes, aux métiers qui se présentent à nous. En effet, beaucoup de jeunes hésitent sur le chemin à prendre. Ton journal pourrait les aiguiller.

— Justement, nous comptons faire un article sur les larges horizons qu'ouvrent les grandes Ecoles de France.

— Ah, si c'est comme ça, je te promets de l'acheter FLASH tous les mois et de le recommander aux copains. En effet, après ce que tu viens de me dire, je pense que ton FLASH fera plaisir à tous les jeunes qui pensent à leur avenir. Mais, au fait, quelles sont les grandes écoles dont vous comptez faire un article sur FLASH ?

— Oh, il y en a beaucoup. Bien entendu, il y a les plus importantes comme Polytechnique, Sup-Aéro, Sciences Po, Normale Sup., Navale, Beaux-Arts, et toutes celles qui ont une importance assez élevée, tu vois qu'il n'y en a pas mal.

— Oui ! quand tu m'as sorti toutes ces écoles, j'en ai eu le souffle coupé. Ouf !... Mais, dis-moi, tu m'as bien dit qu'il y avait Sup-Aéro, Polytechnique et tout ce qui s'en suit ?

— Bien sûr !

— Ça alors, c'est sensass. Mon vieux, si c'est comme cela que ton journal va être désormais, tu peux d'avance me le garder tous les mois ! Et compte sur moi pour faire une propagande intense parmi mes amis. Maintenant, je dois te quitter, j'ai du travail. Tu m'as fait quand même bien plaisir avec tes nouvelles. Allez, au revoir, à un de ces jours !

— Salut vieux, et bon travail !
P. B.

LES MOTS CROISÉS

(Suite de la page 5)

SOLUTION DES MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 5 : ARRIVEE HORIZONTALLEMENT.

I. Janissaire. — II. Eponyme : EV. — III. Réamer (aux examens) : DI. — IV. Erau : Sedan. — V. Moriu : EANC. — VI. EST. — VII. Araba : EBR. — VIII. Dillon : UR. — IX. ER : EUE ; SON. — X. SES : Teneur.

VERTICALEMENT.

1. Jérémiasse. 2. Apéro : Rire. — 3. Notarial (La bascoche était jadis la corporation des notaires). — 4. Inaudible : 5. SYM : Août. — 6. SMES : NEB. — 7. Aérées. — 8. Dateuse. — 9. Redan : Brou (Cathédrale de Bourges-Bresse) ; Evénier ; NR.

LA GRILLE DES AMATEURS

HORIZONTALLEMENT.

I. Bernadette. — II. AH : Nice. — III. Ride : Danilo. — IV. Asep : Iris. — V. TEA : Réro. — VI. Usure : VII. NE : Loua. — VIII. Marine : IX. EU : OC ; NB. — X. Epistyle.

VERTICALEMENT.

1. Baratin : ET. — 2. Elise : Emu. — 3. Rideau. — 4. EP : Sirop. — V. AR : IU ; Id. — VI. Didier. — VII. Ecarteler. — VIII. Tenir : BY. — IX. ISO : LO ; Na. — X. Epistyle.

LES GRANDES ÉCOLES DE FRANCE : SUP-AÉRO

Sup-aéro

L'avion, qui attire tant de jeunes gens, connaît de nos jours un prodigieux essor, et c'est presque quotidiennement qu'au-dessus de nos têtes, passent et repassent, avec un bruit déchirant de réacteur, des avions modernes de plus en plus rapides à l'assaut de performances toujours plus grandes. Dans un tel climat, nous, les jeunes, nous nous enthousiasmons chaque jour davantage à la vue de ces grands oiseaux et notre plus grand rêve est, certes, de piloter un jour un de ces bolides rares. Mais, hélas nous ne pensons pas toujours aux difficultés et aux obstacles qu'il faut surmonter pour concevoir, construire et même piloter ces avions. Il faut des ingénieurs, des techniciens, et des ouvriers qualifiés pour cela. Et, sur un très grand nombre de jeunes gens qui rêvent de piloter un jour, peu arriveront à tenir un « manche à balai » dans leurs mains. Cependant, que ceux qui ne peuvent réaliser leur rêve (je fais allusion aux « manches à balai ») se consolent et n'abandonnent pas pour autant leur enthousiasme. En effet, les carrières de la construction aéronautique sont tout aussi captivantes ; elles réclament chaque jour davantage de personnel.

C'est pourquoi de nombreuses écoles ont été créées, permettant aux jeunes d'atteindre ces carrières. Il y en a beaucoup, mais de toutes, la plus recherchée, la plus difficile aussi, c'est l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique, surnommée « Sup-Aéro ».

Son histoire :

Bientôt cinquante ans. Il faut remonter jusqu'à 1909 pour retrouver les origines de Sup-Aéro. A l'époque, les pionniers de l'air, Santos-Dumont, Bérliot, Farman, Voisin, Latham, tous des « as » ne pensaient qu'à élever un peu plus haut chaque jour, et à voler plus vite. Cependant il n'y avait pas rien qu'eux. Un Français, le colonel Coche avait déjà compris que l'avion deviendrait sous peu un moyen de transport rapide et une arme de guerre. Pour favoriser l'essor de l'aviation, il décida donc la création de l'Ecole supérieure d'aéronautique et de constructions mécaniques, cette école était destinée à former des ingénieurs et des techniciens, c'était la première en date dans le monde entier. L'inauguration eut lieu le 15 novembre 1909, jour mémorable dans l'histoire de l'aéronautique française.

D'abord installée dans trois locaux, rue Falguère, rue des Saints-Pères et boulevard Garibaldi à Paris, l'Ecole fut regroupée en 1910 au 92 de la rue de Clichy. En 1914, la guerre ayant éclaté, elle ferma ses portes à la mobilisation de 1914. Pour les ouvrir dès novembre 1917, car en trois ans l'aviation avait pris une telle extension qu'il devenait urgent et même pressant, de former de nouveaux techniciens ; mais les promotions étaient alors presque exclusivement composées d'officiers français et étrangers.

Malgré la guerre, malgré le manque d'hommes l'Ecole reprit son fonctionnement normal dès 1919, avec une foule de programmes élargis et appropriés aux progrès réalisés. En 1928, l'Etat se décida (enfin !) à la prendre à charge. C'est alors qu'elle prit son nom définitif d'Ecole nationale Supérieure de l'Aéronautique. Totalement, en 1931 elle s'installait dans un bâtiment vaste et moderne spécialement construit pour elle, à côté du ministère de l'Air, au N° 32 du boulevard Victor à Paris.

En effet, la mobilisation de 1939 l'obligeait à fermer à nouveau ses portes et à s'installer

tant bien que mal à Toulouse dans un bâtiment loin d'être aussi confortable que celui du boulevard Victor à Paris. Les cours reprenaient en novembre 1940. Mais heureusement en 1943 les bâtiments du boulevard Victor, devenus désormais sympathiques aux élèves, étaient récupérés ; cependant, le matériel perdu en 1940 était considérable et il fallut trois ans pour le récupérer entièrement. Mais maintenant, tout s'est arrangé, et l'Ecole connaît à nouveau une activité régulière et normale, sous la direction de l'Ingénieur général de l'Air de Valroger, homme qui œuvre sans relâche pour que Sup-Aéro soit à l'avant-garde du progrès aéronautique, pour que son prestige et celui de la France grandissent de plus en plus chaque jour.

50 élèves seulement par an :

Sup-Aéro recrute chaque année, par voie de concours, une cinquantaine d'élèves destinés à former plus tard les cadres de l'in-

l'oral qui est subi à Paris. Après tout cela, un classement est établi par Ecole, compte tenu des coefficients divers et des points de majoration.

Par ailleurs, Sup-Aéro reçoit des élèves étrangers, des officiers et fonctionnaires français ou même étrangers, et pour ceux-ci, directement en 2^{me} année, des ingénieurs élèves de l'air issus de l'Ecole Polytechnique ou d'un concours spécial.

Trois ans d'études :

Une fois reçu au concours d'entrée, l'élève français va faire à l'Ecole trois longues années d'études. Si les droits de scolarité qu'il doit payer sont pratiquement nuls (environ trois mille cinq cents francs par an) Sup-Aéro ne reçoit que des externes (contrairement à Polytechnique qui reçoit des internes mais avec des droits de scolarité beaucoup plus élevés). Les élèves doivent donc se nourrir et se loger à leurs frais ? Mais ils bénéficient des avantages consentis aux étudiants de l'ensei-

ment », celle-ci traitant plus particulièrement de tout ce qui touche au radioguidage et aux servomécanismes.

Si, en première année, les cours sont donnés par des universitaires, ceux de 2^{me} et 3^{me} année sont confiés à des ingénieurs civils ou militaires, qui par leurs occupations et leurs fonctions sont en contact permanent avec les problèmes les plus actuels de l'aéronautique et en tiennent leurs élèves au courant. Mais en plus de ces cours donnés dans les amphithéâtres, les études comportent un très grand nombre de travaux pratiques et la fréquentation de bureaux d'études. De plus, à l'issue des deuxième et troisième années, les futurs ingénieurs doivent remettre un « projet » sur des sujets imposés, tels que : construction d'un avion répondant à certains besoins, construction d'un réacteur, mise au point d'un pilotage automatique, etc., etc.

De son côté, pleinement encouragée par la Direction de l'Ecole, l'Association des Elèves organise, pendant les vacances scolaires, car il y en a malgré tout ce que l'on pourrait croire, des stages rémunérés dans des établissements aéronautiques nationalisés ou privés. Ces stages sont ouverts à tous les étudiants aussi bien ceux de première que de seconde ou de troisième année, qui ont ainsi la possibilité, non seulement de prendre d'utiles contacts avec les milieux industriels et de se familiariser avec les méthodes modernes de travail, mais encore de vivre la vie des ouvriers et ce faisant de les connaître, chose particulièrement importante : ils peuvent les apprécier et les mieux commander plus tard, car ils auront à les commander. Enfin, et cela est tout naturel, il me semble, le plus grand désir de ces futurs « bâtisseurs » d'avions est de voler. C'est pourquoi l'Aéro-Club des anciens élèves leur est largement ouvert ; là, ils peuvent apprendre à piloter.

Enfin, à l'issue de la troisième année d'étude, tous les élèves qui ont obtenu une moyenne générale égale à 13 reçoivent leur diplôme d'ingénieur. Dès lors, il ne leur reste plus qu'à accomplir leur service militaire, en qualité d'officiers de l'air, comme il se doit, et, de retour à la vie civile, à s'intégrer sans grandes difficultés, dans une des nombreuses firmes de l'aéronautique, qui sont : S.N.C.A.S.E., S.N.C.A.S.O., S.N.C.A.N., Dassault, Bréguet, Morane, Saulnier, Toulon, Dubois, ou Leduc, pour ne parler que des françaises.

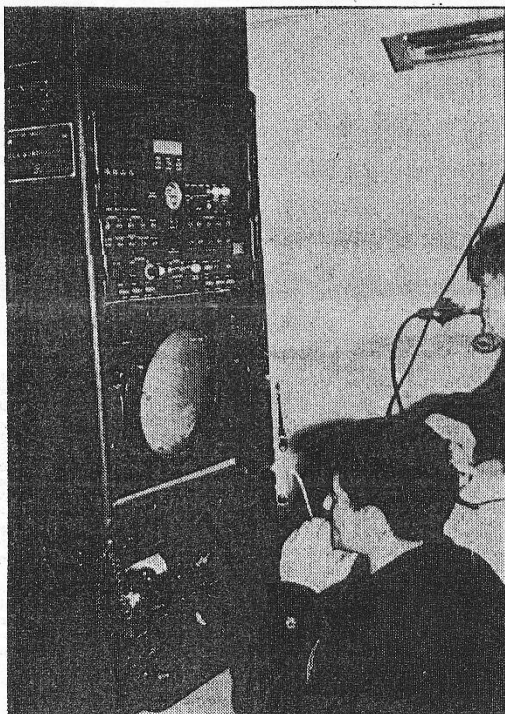
Une création récente, l'E.N.I.C.A.

Au moment où l'industrie aéronautique est en plein essor, Sup-Aéro ne peut pourtant lui fournir qu'une partie des cadres qu'elle réclame. Aussi dans le but de satisfaire à ses besoins, une nouvelle institution vient de lui être adjointe, depuis la rentrée d'octobre 1957, l'Ecole nationale d'ingénieur de constructions aéronautiques (E.N.I.C.A.) qui fonctionne dans les mêmes locaux, sous la même direction.

Le concours d'entrée, qui ne porte que sur le programme des classes de mathématiques supérieures, s'adresse plus particulièrement aux élèves issus de l'enseignement technique. L'E.N.I.C.A. n'accueillera que des externes, qui y suivront trois années d'études. Les droits de scolarité n'y seront que de deux mille francs par an. D'ores et déjà, l'ingénieur général de l'Air de Valroger a mis toute sa confiance en cette « petite sœur » de Sup-Aéro et il espère que, très vite, les candidats y seront nombreux.

Le petit curieux

P. B.



Au service de l'aéronautique : LE RADAR

dustrie aéronautique nationale, en sociétés nationalisées ou privées. Tous les candidats qui se présentent aux concours d'entrée doivent être âgés au moins de dix-sept ans, au 1^{er} janvier de l'année des épreuves. Il est absolument interdit de se présenter plus de trois fois.

Le programme de ce concours, très difficile, est exactement le même que celui d'entrée à Polytechnique cela nécessite, après le succès au baccalauréat de Mathématiques élémentaires, trois ans de préparation dans un lycée spécial (il y a un à Alger), un an d'Hypocrite (Mathématiques supérieures en langage normal) et deux ans de taupie (Mathématiques spéciales).

Les épreuves écrites de ce concours ont lieu tous les ans, au mois de mai, à Paris ou dans divers centres importants de province, elles sont communes à celles d'entrée aux Ecoles des Mines et à l'Ecole du Génie maritime. Ensuite, comme d'habitude, il y a

gement supérieur : cités et restaurants universitaires à bas prix.

L'élève de première année (appelé « Moustique » dans l'argot de l'école) reçoit un « enseignement de base », destiné à accroître sa culture scientifique générale : mécanique, mathématiques, physique, chimie, dessins (et tout ce que l'on peut imaginer de difficile et de compliqué), le programme de ces « matières » englobe la majeure partie de l'enseignement donné à Polytechnique en deux ans. Puis, une moyenne de 12 sur 20 est nécessaire au « Moustique » pour passer en seconde année. Au cours de celle-ci, l'élève s'initie plus directement aux techniques aéronautiques en étudiant les cycles : « études de matériaux » et « aérodynamique et avions ».

En troisième année, enfin les élèves qui ont réussi brillamment à leurs premières études ont à choisir entre ces trois spécialités : « Aéronautique et Structure », « Propulsion » et « Equipement ».

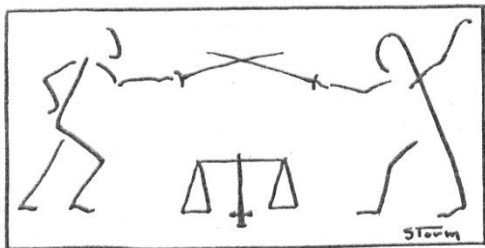
DE DUELLO LIFAR - CUEVAS

Cet article manquera sans doute d'actualité, l'abondance de copie ne nous ayant pas permis de le publier dans notre précédent numéro. Mais, justement, c'est à cause de la place qu'il prit dans l'actualité qu'il est bon d'en reparler.

Nous avons tous été témoins du tapage fait autour de l'affaire « Lifar-Cuevas », la presse entière s'est abreuver d'un « soufflet » qu'elle a transformé en affaire publicitaire « made in U.S.A. ». La Chevalerie « française » a perdu ses coutumes : on ne jette plus

trechat. On nous les a montrés tour à tour à l'entraînement, l'un torse nu, fièrement campé devant un miroir, l'autre parant l'attaque de cinq escrimeurs : « Quels beaux jeunes hommes » ; a déclaré ma concierge, à la vue de ces clichés.

Enfin l'épopée de cette ridicule affaire, ce fut bien le combat qui dura bien moins que les préparatifs : on brûla les épées, les témoins déjà en... habit de deuil, attendaient l'œil morne, quand nos deux jouvenceaux, dont l'un est quinquagénaire, l'autre n'a que vingt années de plus, se mirent en garde.



un qant cu visage de l'adversaire, mais une pochette, et on lui dit d'une petite voix colérique, en baissant pudiquement les yeux : « Monsieur, je vous enverrai mes témoins ». Ne croyez-vous pas que cela ressemble plutôt à un « crêpage de chignon » entre bonnes femmes ?

Un grand hebdomadaire a consacré ses pages à un reportage photographique aussi tour à tour, qu'é, et visiblement, nos deux héros ont une connaissance de la quarie et la tierce inversement proportionnelle à celle des pointes et de l'en-

Ce fut sanglant, cinq minutes plus tard, on bandait abondamment l'un d'eux pour étrangler l'énormément... petite quantité de sang perdu.

Ne croyez-vous pas, que la morale de cette histoire, c'est que nos gens avaient leurs ballets en perte de vitesse. Ils se sont réconciliés, et la presse nous a soufflé qu'ils feraient un ballet, « Le Duel » naturellement. Est-ce qu'on ne devrait pas les mettre tous deux à la retraite ?

STORM.

JAMES DEAN

(SUITE DE LA PAGE 3)

aussi le pur héros de l'adolescence : il exprime surtout une révolte. Une révolte contre tout et tous : contre la famille d'abord qu'il n'arrive pas à comprendre puis contre la Société qui le gêne, contre le monde qui l'étouffe. N'ayant pas compris l'amour de sa mère, il recherche celui d'une âme-sœur, que ce soit dans « A l'Est d'Eden » ou dans « La fureur de vivre », il faut qu'il l'arrache à la possession d'un autre !. Mais cet amour il le veut pur : il se rend compte que c'est impossible. Alors il veut s'élever : il recherche la vitesse : comme Marlon Brando (avez-vous vu « L'Équipée sauvage » ?) il commence par la moto puis c'est l'automobile grand sport, la voiture de compétition, au volant il se sent maître de l'univers, commandant suprême de sa destinée et de celle des autres...

Certains « moralisateurs » grincheux n'ont voulu voir l'adolescence qu'à travers ses bagarres ou couteau ou ses jeux au revolver. Mais là faisons vite une mise au point : dans ces cas là, James Dean ne représente qu'une infime partie de la jeunesse et encore de la jeunesse américaine exclusivement !

Maintenant, jeunes Constantinois, est-ce que vous vous reconnaissez dans James Dean ? Voilà le problème ! Est-ce que le blue-jean et le débraillé constituent les éléments de votre idéal ?

Avez-vous la passion de la vitesse ? Sentez-vous un besoin de révolte ? Aimerez-vous jouer au couteau ?

Peut-être préférez-vous le revolver !

Pour conclure, je vous propose la solution de Truffaut (« Arts » 26.9.1956) « Dans James Dean, la jeunesse actuelle se retrouve tout entière, moins pour les raisons que l'on dit : violence, sadisme, frénésie, noirceur, pessimisme et cruauté que pour d'autres, infiniment plus simples et quotidiennes : pudeur des sentiments, fantaisie de tous les instants, pureté morale sans rapport avec la morale courante mais plus vigoureuse, goût éternel de l'adolescence pour l'épreuve, ivresse, orgueil et regret de se sentir « en dehors » de la Société, refus et désir de s'y intégrer et finalement acceptation — ou refus du monde tel qu'il est ».

JEAN RAY.

Aux adepes de Yul

Qu'est-ce, une boule de billard, un œuf, une tête ? Mais oui c'est bien une tête.

Serait-ce une épidémie de calvitie ?... Tous les hommes sont dépourvus de leur magnifique chevelure.

Est-ce une maladie étrange ? Non c'est la mode nouvelle, la coupe à la YUL BRYNNER. Et vous osez dire que les femmes sont ridicules avec leurs cagou-

les et leurs bacs multicolores : Quant à nos robes sacs, elles au moins affinent notre silhouette. Mais que dire de vos pantalons tuyau de poêle ? Charmants, en vérité : Sans doute sont-ils conçus pour affiner aussi. Mais affiner quoi ? Vos jambes parfaites ? Hélas ! la perfection n'est pas de ce monde, mais passons...

Sans doute voulez-vous porter le désespoir comme un étendard,

« Regards en coulisses »

(SUITE DE LA PAGE 9)

« Le public a l'habitude de voir évoluer les acteurs, mais il ignore le plus souvent quel est le rôle du metteur en scène. Nous avons constaté, ce soir, que ce rôle semblait primordial dans la mise sur pied d'une pièce. Pouvez-vous nous dire, si vous plaît, Monsieur Guillaud, ce qu'il est exactement ? »

« Eh bien ! je vais tâcher de vous expliquer cela brièvement. Il faut d'abord, la pièce choisie, chercher les acteurs dont la personnalité s'adapte le mieux aux personnages. »

La principale difficulté d'un metteur en scène est de saisir, le plus possible, l'« esprit » dans lequel l'auteur a conçu son œuvre et de le traduire d'une manière vivante par des jeux de scène ou des expressions appropriées.

Il arrive qu'il faille adapter la pièce, soit qu'elle ait été écrite à une époque antérieure, soit qu'elle soit étrangère.

Il faut, ensuite, guider les acteurs dans l'interprétation de leur rôle de façon à garder l'es-

prit de la pièce et à obtenir une certaine cohésion.

« Oui, c'est ce que nous vous avons vu faire tout à l'heure. Pouvez-vous, toutefois, nous en donner un exemple ? »

« Euh... oui, tenez j'ai expliqué à Geneviève qu'elle devait se retourner vers le côté court lorsque René dit « Le clair de lune est magnifique ce soir ». Cela permet à Alain d'entrer en scène sans être vu de Geneviève. »

« Oui, nous comprenons. Mais vous venez de parler de « côté court » qu'est-ce donc ? »

« C'est un artifice pour nous permettre de trouver notre droite de notre gauche. En effet, ma droite, lorsque je suis dans la salle correspond à la gauche des acteurs. Il s'en suit des confusions regrettables. Aussi on a appelé par convention, la droite de la scène vue de la salle « la cour » et la gauche « le jardin ». Nous avons un moyen mnémotechnique pour nous en souvenir : les initiales de Jésus Christ : J.-C. vue de la salle. Le J est à gauche d'où le « jardin » à gauche. »

Promenade en coulisses

remarquer : on perd donc un temps précieux.

La deuxième voie est plus estudiantine mais plus rapide. Elle consiste à s'inscrire dans un groupe universitaire d'Art dramatique (celui de la Sorbonne ou de la Cité universitaire par exemple). Les leçons sont données par des maîtres compétents. De plus, ces groupes montent plusieurs pièces par an ; les représentations ont lieu devant un

Nous sommes au soir de la Générale. Le « Tout-Paris » est là, venu uniquement sur cartes d'invitation. On rencontre, mêlés, critiques, journalistes, hommes politiques, femmes aux toilettes étincelantes, etc...

Le spectacle est plus dans la salle que sur la scène. On se cherche, on se fait de petits signes. D'autres essaient de mettre un nom sur les personnes connues ou célèbres.

A l'entracte, le régisseur nous permet d'aller dans les coulisses (car c'est lui qui dirige le service intérieur du théâtre).

Nous avons alors le privilège et la joie de féliciter les artistes dans leurs loges. Ces loges se ressemblent toutes. Une partie (derrière paravents) est réservée à « l'habillage ». Tronant en bonne place, la coiffeuse : glace à trois faces et tout le matériel pour le maquillage. Aux murs, les photos des artistes.

Lorsqu'on circule dans les coulisses sur lesquels s'ouvrent les différentes loges, on a davantage l'impression d'être dans un hôtel que dans un théâtre...

Malgré leur fatigue et le peu de temps dont ils disposaient, les acteurs ont bien voulu répondre aux questions que nous leur avons posées sur leur profession. Ils furent unanimes pour nous dire que c'était là un métier passionnant, aux joies sans cesse renouvelées, mais qui nécessitait beaucoup de travail.

Nous leur demandâmes ce que les lecteurs de « Flash » intéressés par cette carrière, devaient faire pour « entrer dans le métier ». Ils nous répondirent qu'il y avait deux moyens : d'abord suivre des cours particuliers chez un maître. Il existe à Paris, et même en Province, différentes écoles ainsi spécialisées. Mais ces écoles présentent l'inconvénient d'être assez onéreuses et la réussite n'est pas certaine. Les élèves sont, en effet, nombreux et il est assez difficile de se faire

et vous avez trouvé la « cravate suicide » ! Il est vrai que les cordes de pendus portent bonheur : Quant à vos chapeaux à larges bords, sans doute sont-ils faits pour vous donner un air de masculinité que vous ne possédez pas. Il est toujours agréable de jouer les « Gangster Party » ! En tout cas, vous nous avez emprunté la gournette ou massif (ou non). Mais nous nous sommes des femmes...

Pouvons nous dire « œil pour œil, dent pour dent » et nous quitter sans rancune.

Mlle SPOUTNIK.

public de toutes conditions et où est convié tout « le monde du théâtre ». Il est donc assez facile de se faire remarquer... si on a du talent, et de gravir rapidement les échelons qui conduisent au succès.

Une sonnerie retentit à l'intérieur des coulisses et dans les loges : le régisseur sonne l'entrée en scène pour la deuxième partie.

L'envers du décor est sombre et ressemble un peu à un échafaudage. Il faut faire attention de ne pas buter contre une planche ou un piquet.

Les acteurs attendent derrière les toiles. Ils ont plus ou moins le trac.

On frappe les trois coups.

Sur la pointe des pieds, presque recueillis, nous quittons les coulisses et retrouvons la salle, le public... et l'endroit du décor richement paré. Les acteurs jouent. Ils ne ressemblent pas du tout aux personnes que nous venons de quitter. C'est là le miracle incessant du théâtre.

Ce n'est là qu'un sujet rapide et superficiel « Regard en coulisses ». Ce sujet aurait mérité d'être traité avec plus de détails et de précision, mais notre enquête, déjà longue, l'aurait été beaucoup trop.

Nous tenons à remercier, ici, toutes les personnes qui nous ont aidé dans la réalisation de notre enquête. Nous ne pouvons, malheureusement, tous les nommer. Nous citerons, pourtant, Monsieur Maurice Guillaud, Madame Canne et Mademoiselle Marie-Louise Devau.

CARAVELLE

(SUITE DE LA PAGE 4)

de centaines d'ouvriers, qui chacun ajuste soigneusement sa pièce, consulte des centaines de plans disposés sur des tables, lime, perce, rive chaque pièce avec un soin méticuleux, en s'éclairant si nécessaire à l'aide de curieuses balladeuses en tubes fluorescents.

Personne n'a l'air pressé, mais pas un ouvrier n'a l'air de se soucier de ces visiteurs. Le travail marche sûrement, sérieusement, méticuleusement. Ce qui frappe au premier abord c'est que ces fuselages, ces ailes en construction, ces appareils presque terminés sont entièrement dorés, c'est là un enduit protecteur d'oxydation qui recouvre par un procédé anodique toutes les pièces en duralumin. Cet enduit est enlevé par la suite par polissage, ce que nous avons constaté sur les avions presque terminés, munis de leurs réacteurs.

Malheureusement à cause de l'immensité des ateliers, du bruit des machines-outils et du manque de voix des ingénieurs chargés de nous conduire, nous n'avons pu profiter totalement des renseignements qui nous ont été prodigués.

Enfin dans un dernier hall, voici dans toute sa splendeur, l'oiseau argenté, fin, racé, peint aux couleurs de la Scandinavian Air Lines (S.A.S.). Malheureusement l'installation intérieure des sièges et de tout ce qui concerne le confort des passagers, n'est pas entièrement terminée. Cependant hier il était la vedette principale d'un film que les cinéastes accompagnés de vedettes en chair et en os sont venus tourner sur place.

La « Caravelle » complètement terminée, celle qui a fait le tour du monde, qui a étonné l'Amérique et les Américains. Les Norvégiens, les Scandinaves, etc... qui nous ont passés commandant, était partie pour Rome, afin de transporter de Rome à Lourdes le Cardinal représentant le Pape.

La visite est terminée, et nous nous retrouvons tous au bar de l'aérogare. Je regrette de n'avoir

pas vu la « Caravelle » terminée et surtout de ne l'avoir pas essayée.

Il est cependant bien agréable pour moi de penser que cet avion de plus parfait dans le genre à ce jour, a été conçu et construit dans cette belle ville rose de Toulouse, par des Français, qui savent mettre leur intelligence et leur adresse au service de notre beau pays.

VIVE LA SCIENCE

(SUITE DE LA PAGE 4)

ble qu'avec la Science on joue, en ce moment, les apprentis sorciers !

« Orientez vos études vers les carrières scientifiques » nous dit-on. Bientôt il n'y aura plus un homme sur terre qui pourra « penser », « réfléchir ». L'ART pliera devant la SCIENCE. « Hernani » ne sera plus joué mais 100 petites boules tourneront autour de la terre en lançant leur satanique « Bip. Bip. ». On ne lira plus RACINE mais on aura réussi à construire une bombe pouvant anéantir d'un seul coup — comme c'est magnifique, n'est-ce pas ? — des millions de vies humaines. Il n'y aura plus de statues, il n'y aura plus de « Louvre » : à quoi cela sert-il pour la Science, ou pour la Guerre ? L'homme sera un véritable robot, un mécanisme tout monté, de la Matière qui ne servira plus à rien puisqu'on aura « inventé », puisque la « Science » aura inventé, des machines qui penseront pour lui. D'ailleurs ce ne seront plus des hommes, ce seront des organismes créés « in vitro », dans des laboratoires, dans des tubes à essai !

Leur bonheur suprême, pour ces dégénérés, sera d'avoir un domestique robot, une soucoupe volante, et une arme atomique pouvant tuer x personnes en (x-n) coups !

Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse, moi, je préfère, quant à moi, posséder une bibliothèque, une discothèque et aller au Théâtre !

Et vous ?

JEAN RAY.

